

MENSUEL - N°5 - 6F - 4FS - 50FB - CANADA \$1

rock'n'roll musique



bijou
dick rivers
vince taylor
édition spéciale
serge gainsbourg





N°1

TOP

BIDOU

rock'n'roll musique

rock'n'roll musique

D.J.P. Editions
Rédaction, administration,
publicité :
3, rue Duffour-Dubergier
33000 BORDEAUX

Tél. (56) 48.04.64. (lignes groupées)

Directeur de la publication
et Rédacteur en chef :

Daniel PERRAUD

Secrétaire de la Rédaction :
Jean Claude LEVEAU

Maquette : Thierry HUGUET

Avec la collaboration de :

Mike Lecuyer - Jacques Barsamian - Phil-
ippe Bone - Jean-Charles Smaine - Jean-
Claude Berthon - Jean-William Thoury -
Georges Collange - Bernard Dethiers - Jean-
Louis Rancurel - Nounours - Elvis Cochran
et toute la bande.



bi Joe
dick rivers
vince taylor
édition spéciale
serge gain/bourg



Abonnement annuel (12 numéros)
France : 52,50 F - Etranger : 65 F
(Voir bulletin en page 48)

Publicité au journal

Tous droits de reproduction réservés
pour tous pays. Copyright by
D.J.P. Editions 1977

Commission paritaire 59155

Dépôt légal à la parution
Distribution N.M.P.P.

Photocomposition SETBAP

Imprimerie Palais-Gallien-U.F.I.
18-20, rue Gustave-Eiffel
33600 PESSAC

sommaire

★ COURRIER	P 2
★ Serge GAINSBOURG	P 5
★ Dick RIVERS	P 7
★ Vince TAYLOR	P 10
★ EDITION SPECIALE	P 20
★ BIJOU	P 23
★ Chuck BERRY	P 31
★ MAGNUM	P 32
★ TRANS EUROPE EXPRESS	P 34
★ SHYNTHSE	P 42
★ ANNONCES GRATUITES	P 48



★ CONCERTS

Ca s'est passé au Golf Drouot (P 29)
Trans Europe Express (P 34).

★ GROUPES

Jacques Barsamian (P 35) -
Hazard (P 43)

★ LES GROUPES DES ANNEES 60

Les Vautours (P 28)

★ DISQUES PRIS SUR LE VIF

P 46



ROCK'N'ROLL

*Maxime du mois : « le business est un plat qui se mange show ».

*Concerts :

* **ANGE** : 12/5 à Lyon, 15 à Brest, 17 à Reims, 19 à Nantes ou au Havre (sous réserves), 21 à Cambrai, 23 à Bruxelles, 25 et 26 à Paris, 28 à Nancy, 31 à Toulouse, 2/6 à Bordeaux (sous réserves), 4 à Poitiers.

* **MONA LISA** : 3/5 à Grenoble, 4 à Bourges, 5 à St Pierre les Elbeufs, 6 à St Brévin, 19 à Loos, 20 à Chateau Thierry (sous réserves).

* **RAMONES** : 2/5 à Paris (Le Palace).

* **STEVE WARING** : 4/5 à Bordeaux.

* **MAGMA** : 14/5 à Paris (Hippodrome).

* **LITTLE BOB STORY** : jusqu'au 8/5 en Angleterre, 10 à Toulon (sous réserves), 11 à Toulouse, 12 à Pau, 13 à Tarbes, 14 à Bergerac, 18 à Chilly-Mazarin, 20 à Martignes, 22 à Pont de Chevry, 25 à Joux les Tours, 26 à Bourges, 27 à Fresnes, 28 à Breuille.

* **TANGERINE** : 6/5 à St Brévin, 7 à La Baule, 18 à Lyon, 27 à Marseille, 30 à Breuille.

* **FACTORY** : 6 et 7/5 à Paris (centre américain, sous réserves), 8 à Rennes, 9 à St Malo, 10 à St Brieuc, 11 à Brest, 12 à Quimper, 13 à Lorient, 14 à Vannes, 15 à Nantes, 16 à Angers, 17 à Tours, 18 à Villefranche s/Saône, 21 à Vaux en Velu, 25 à Pont de Chevry.

(pour les concerts, envoyez-nous les dates un mois à l'avance).

* **LITTLE BOB STORY** en tête des ventes du label Crypto avec « High Time » (33 T), devant Tangerine et Mona-Lisa. Les dernières nouveautés sont Jean Claude Vincent (33 T), Didier Peltier (45 T), Valérie Btesh (33 T) produit par J.P. Guichard, et Mike et sa clique (45 T) produit par C. Décamps. Crypto est en pourparlers pour signer le groupe punk anglais BOYS, et vient de passer un accord de distribution pour le label australien Clear Light of Jupiter, avec les groupes *Cybotron* et *Rainbow Theatre*.

* Si vous aimez la science-fiction, rendez-vous à Limoges du 16 au 22 mai 77 pour le 4e congrès international de la S.F. Française. Vous y verrez des auteurs (Michel Jeury, entre autres, qui a pondu quelques chefs-d'œuvre tels que « Le temps incertain » et « Soleil Chaud, poisson des profondeurs » chez Robert Laffont) et des groupes plus ou moins planant. A propos de S.F. je vous conseille également la collection des Editions Calmann-Lévy (« Cryptozoïque », « Futur intérieur », « Homme-plus », etc.).

* **MUSIC STORY**, c'est l'histoire du rock depuis ses débuts, tous les soirs à 18 H 45 sur Europe 1. Au moment où nous écrivons ces lignes, ils en étaient à Chuck Berry. Ce n'était pas à manquer.

* Pour les musiciens (et même les auteurs) voici quelques song-books parus aux éditions Chappell : **ROCK'N'ROLL/BLUES GUITARE** par Pierrot Fanen, **CHARLIE BOB** volume 1, **BEATLES** (15 titres), **ROLLING STONES** (25 succès), **BOB DYLAN** (12 chansons), ANGE, etc.

* Voilà une bonne idée : **BLUE MOVES**, un nouveau groupe, a décidé pour se faire connaître de jouer GRATUITEMENT jusqu'au 30 juin. Contact : 788.94.29., 972.50.24., 960.31.59. Blue Moves joue quelques compositions personnelles agrémentées de vieux rock 'n' rolls, de titres des Stones et de Santana. Il est composé de Patrick Grang (chant), Alain Mounis (guitare), Maurice Israel dit Momo (guitare rythmique), Patrick Tabet (basse), Christophe Majani (batterie) et pour les grandes occasions Eric Denouët (batterie et percussions).



* Incroyable mais vrai : **HAUTE TENSION** (Jacques Barsamian) n'a pas encore trouvé de distributeur à cause du format des disques. Nous pensons, au contraire, qu'un mini 33 tours (6 titres) est une formule originale et intéressante. C'est quand même bizarre que l'on ait tant de mal à sortir de l'ordinaire. (C'est comme le E.P. rose de Graham Parker qui ne sortira pas en France parce qu'il comprend 4 titres) Alors si vous voulez les acheter, adressez-vous à Daniel Lesueur, 116 Av J.B. Clément — 92 CLAMART.

* Des salles parisiennes commencent à programmer des groupes :
Le Théâtre Campagne - première (rue Campagne-Première. 75014)
Le palais des glaces (37 rue du Faubourg du Temple. 75010)
Centre Américain (Bd Raspail 75014)
Le Théâtre Mouffetard (rue Mouffetard)

C'est bien, mais nous sommes sûrs qu'en province aussi il y a des endroits qui swingent, alors dites-nous où ! Rock 'n' rollinois ou Pour les contacter sont des rubriques ouvertes à tous.

* Le label **CHELSEA** est distribué en Navarre (ça serait pas mal comme nom de groupe) par Barclay. **STIFF** (label Punk) par Pathe Marconi qui a également signé les **SAINTS** et un tout nouveau groupe british : **LES PIERRES QUI ROULENT** (en Anglais dans le texte).

* Commentaires entendus à propos du nouvel L.P. de **LARRY MARTIN FACTORY** « Early dawn flyers and electric kids » : Jacques Barsamian « De l'acier », Mike Lécuyer « Du béton armé ! », Daniel Perraud « Oui, mais il change tout le temps de musicien !! Heu, oui, mais alors là tu chipottes, et puis ce n'est pas tout à fait vrai car il y a toujours Michel Carras et ses claviers magiques ».

* Fan club du **Boogaloo Band** : 67 quai Branly. 75007 Paris



* Seconde maxime du mois : Une porte doit être ouverte ou défoncée.

* Erudit Rock (Rock et Folk) a parlé de nous dans sa rubrique du mois dernier.

* Belles vacances de Pâques (musicales) à Bourges avec Dick Annegarn, François Bréanger, Au bonheur des dames, Jacques Higelin, Bernard Lavilliers, Geneviève Paris, Catherine Ribeiro, Mama Béa, etc.

* Troisième maxime du mois : Il est impossible d'éprouver objectivement sa mort et de continuer à chanter (Wooden Allen).

* Club de rock 'n' roll : **ROCKIN' CLUB**. Bulletin mensuel. B.P.188, 75564 PARIS CEDEX 12.

* **DOUDOU** (bassiste et chanteur de rock 'n' roller) en est déjà à plus de 5 passages télé, grâce à son disque de reggae. Un pas devant, deux pas derrière, et c'est ça le reggae !

* Bernard Zuang, guitariste de **MIKE ET SA CLIQUE** sur le disque, monte un groupe de jazz-rock : c'est **Lionel Raynal**, dit Yoyo (a joué avec Vince Taylor et Asphalt Yungie) qui le remplace au sein (gauche) de La Clique, pour les concerts qui débiteront vers le mois de juin. Le show comprendra, en outre, deux reprises (« Hold up » de Louis Chédid et « Les Cactus » de Dutronc) et deux adaptations (« Où est donc le bon vieux temps »/« Ride me high » de J.J.Cale). Mike joue également d'un instrument bizarroïde, le bigophone (non, ce n'est pas un téléphone !).

* Hé, vous avez écouté le nouveau **Joan Pau Verdier** (« Tabou Le Chat » sur Phonogram) ? Primo, c'est plus rock/Pop que folk (plus général même quand il chante en basque), deuxio y'a un certain Alain Markusfeld à la guitare solo qui fait plaisir à (ré-) entendre ! Depuis 1973 que je n'avais plus entendu de ses nouvelles (notes). Découvrez ses anciens disques chez Barclay : « Le son tombé du ciel » et « Le monde en étages ».

* Je n'ai entendu, pour l'instant, que l'épreuve de promotion radio du 33 tours de **BIJOU**, mais je suis sûr que ça va faire très mal.

* Sorties de Cobra productions : **FACTORY** (« On the road »/« End of night ») produit par Alain Pons ; une face lente, une face rapide, super pour la défonce, le rock, les clubs, et tout le reste. **RHIZOSPHERE** avec Richard Pinhas (de Heldon). **SPHEROE**, dont je n'ai vu que la pochette (belle). Je vous parlerai de la musique le mois prochain. **BLUE GRASS LONG DISTANCE**, dans le style country-rock. **ASPHALT JUNGLE** avec Patrick Eudeline a droit à un E.P. (4 titres) mais vendu au prix d'un simple normal (blanc) ! Un comble pour un punk ! Le plus extraordinaire c'est que Richard Pinhas a assuré la production alors qu'il avait une image (avec Heldon) de 100% planant. Surprenant. Des chansons françaises sont « Deconnection » et « Asphalt Jungle ». Les deux morceaux anglais sont « Never Mind O.D. » et « No escape ». Ça joue à cent à l'heure comme tout punk qui se respecte.

* **GOTAINER** (« Le forgeur de temps »), cela ne vous dit rien, je pense. Sauf peut-être quelques auditeurs de FIP qui auraient entendu « Le taquin et la grognon ». Accompagné surtout par Claude Engel (qui a composé les musiques) à la guitare et autres instruments, Gotainer a une voix et des textes superbes. A rapprocher, dans une certaine mesure, de Pierre Vassiliu ou Louis Chédid (encore un qui mériterait un article, tiens).

* Si vous aimez le rock (et vous l'aimez puisque vous lisez Rock 'n' roll

* Un groupe dont on parle beaucoup : « **BENOIT BLUE BOY** ». L'album qui va sortir prochainement et qui est composé de blues, fera certainement date dans l'histoire des groupes français.

* C'est le groupe « **DANDY** » qui a aidé les gens du « **POING** » pour les vocaux du prochain album de ces derniers.

* Sortie imminente de l'album de Jackie « **Rocking** » Chaland...

* **LARRY GRECO** revient :

Après une brève carrière Larry avait laissé une grande place chez les rockers français. Aujourd'hui, il revient et avec la maison de disques qui produit **CHRISTOPHE : MOTORS**.

Un simple vient de sortir avec Mary Lisa, version 1977.

* Le deuxième chanteur des « **CHATS SAUVAGES** » (le premier pour les ignorants s'appelait Dick RIVERS) Mick SHANNON, alias Michel Simonet, vient de sortir un album de rock. Cet album a pour nom **ROCKIN MAN' 60**, le nom du groupe de Mick est **THE RED CAPS**. C'est une production VYG : 41, bd Pasteur St-Gratien - 95210. Tél. : 989-43-25.

HAZARD. — Sortie prochaine d'un 30 cm sous label indépendant, avec un nouveau chanteur « **Phyl** » (ex-Vertige). Les musiciens de « **Hazard** » ont boeufés toute la nuit avec Kevin Ayers au Spot-Club dans la Drôme, club fréquenté par des musiciens illustres entre autres Mike Oldfield, Living Blues, etc.

JADIS. — Ce groupe a été télévisé en novembre dernier par Freddy Hausser qui a parcouru 1 000 km pour le rencontrer à Toulon (Var) ; Jadis tournera cet été avec « **Hazard** ».

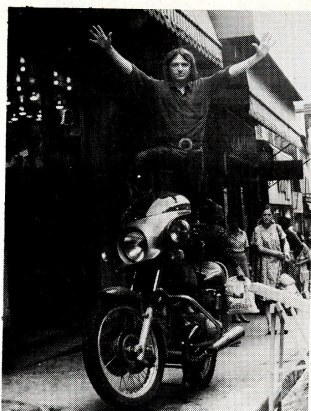
SEXTANT. — Sortie imminente d'un L.P. sous label indépendant (Oxygène).

ÉVENTUEL. — Sortie imminente d'un L.P. sous label indépendant (Oxygène).

« **COCORICO** » est le nom d'un nouveau journal dont la parution est prévue pour mai ; pour l'obtenir, contacter Norbert Roseau, 83 - Draguignan, 10, boulevard Joffre.

DIVERS. — Le 7 juin est prévu un festival de groupes français à Saint-Chapt dans le Gard avec Éventuel, Hazard, etc. et un super-groupe...

EXCLUSIF : Tournée MAGMA (avec deux batteurs) en mai pour présenter leur nouvel album « **INEDIT** » sur un label tout neuf : Tapioca. Le 14 à l'hypodrome de la Porte de Pantin (Paris) à 20 h 30, le 21 près de Lyon au festival de Pont de Cheruy, le 24 à Lille, les 26, 27 et 28 en Bretagne. Il faut ABSOLUMENT voir la nouvelle formation/orientation (plus rock)... De plus amples renseignements dans un prochain numéro.



★ Moustique de nouveau sur la scène :

Notre article a permis à Moustique d'être remarqué par un producteur et d'être la vedette d'un spectacle rock.

DU COTE DU PALAIS DES PUNKS GLACES...

Une bise venue du Nord souffle à 140 km/heure. Coincé entre 2 êtres du sexe (celui des Punks et non des anges !) j'attends que le marchand de crèmes glacées me délivre mon cornet d'entrée (sans Vanille).

Enfin, à 20 heures, je soupçonne délicieusement la sono avariée qui émettra, durant toute la soirée, plus de balbutiements que de chants révolutionnaires Punks.

Cocorico STINKY TOYS, (« honneur aux Français ! ») dit le dynamique présentateur et sa princesse muette, occupent le trône de ce Palais des Glaces du 37, rue du Faubourg du Temple 75010 PARIS où les sujets insurgent leur Valtar, étiquette rouge : noblesse oblige !

Les musiciens ne s'entendent pas. Le son est bien juteux. Au premier rang, on guinche sur du Bowie, du Stones ou des originaux... Mais l'iceberg ne fond pas encore...

Lorsque les 3 respectables gentlemen anglais des « **JAM'S** » surgissent dans des costumes rayés rescapés du temps de la prohibition, tous les pingouins Punks se dégèlent les épingles, tous les pieds se mettent à transpirer dans les tennis ! Dans un ballet étonnant, assourdissant, ignorant la sono « **Gruyère** », the **JAM'S** font « très mal » (comme dirait l'éminent Alessandrini). Entre Feelgood et Sex Pistols, ils déclenchent le délire sanglant, la bombe punkto-active, le massacre des bébés punks sur la banquise.

« **POLICE** » viendra ensuite remettre de l'ordre (sans Cherry Vanilla) au triomphe des « **JAM'S** ». Ils jouent fort, c'est long, ils sont trois : un Ricain, un English et un Mangeur de Grenouilles qui n'en peuvent plus de s'écouter jouer et de se congratuler. Jouissance : nulle.

Puis, vient la pompeuse que l'on attendait tous : **Wayne county Show** ! Après l'introduction des « **BAKSTREET BOYS** », des cuirs du Max's Kansas City, dont le batteur a peut-être accompagné Maurice Chevalier dans les fifties (!!!), la scandaleuse WAYNE, le cui lui mais culottée au possible, nous fera une exhibition digne des monstres de la Foire du Trône !

Elle nous fera « pouffer » de rire, puis nous stupéfiera lors de la métamorphose finale où elle deviendra un « mec » déguisé en Punk : fini le rimmel, les seins à la poubelle, la voix se fait mâââ... La frayeur s'est emparée des fans de Claude François...

La fièvre fait fondre le Palais des Glaces lorsque **GENERATION X...** prend le relais. A la vue du chanteur (6 miracle !) grand, blond, sportif dans son costume/survêtement, les cheveux tirés en arrière, le visage sec et grimaçant (entre Jimmy Rotten de **SEX PISTOLS** et Humphrey Bogard du cirque **PINDER**), la sono se met à nassiler : ah ! que c'est bon ! ON ne voit que lui. Ils joueront fougueusement une demi-heure, une heure, peut-être encore lorsque vous dégusterez ces lignes...

Accourez tous vers le **PUNK/ROCK CANAILLE** avant qu'il ne devienne institutionnalisé. Ainsi, tout en assurant son immortalité, vous le tuerez par le succès.

Christian ROBQUIN





ONE MORE TIME

Un groupe de «tueurs» fait rage à Bordeaux. Ils sont 4 et leur hard-rock va faire très mal. Ils composent tout eux-mêmes. Ils déclarent avoir été influencé par : Deep Purple, Led Zeppelin et Frank Zappa.... Dans un prochain numéro nous leur consacrerons un grand article. Donc à bientôt avec : Charliix, Philip, Richard et David.



Nous n'avons pas encore eu l'occasion de parler des cafés-Théâtres et pourtant ce ne sont pas les spectacles qui manquent! Rattrapons (un peu) cette lacune en signalant que depuis le mois d'avril la troupe du Splendid joue une excellente pièce « Amours, coquillages, crustacés ». Satire des organismes de vacances et des clubs (cela tombe bien, en cette période de préparation des vacances) avec quelques devises dans le genre « Tout le monde il est pareil, tout le monde il a le même lit ».

Cela se passe 10, rue des Lombards. 75004 Paris. Tél.: 887.33.82. C'est à 22 h 15 (à 20 h 45: « Frissons sur le secteur ou Les amours d'une aubergine » de Claire Bretecher, Ganzi et D. Lavanant). Et pour ceux (de la région parisienne) que ce genre de spectacle intéresse, sachez que La petite Quinzaine (1 F) vous indiquera les meilleurs shows. Abonnement un an: 50 F. 9, rue Pierre Guignois. 92200 Ivry. Tél.: 672.64.38.

Un festival «Pop-Folk» est organisé aux dates des 20-21 et 22 mai à Pont-de-Cheruy (25 km de Lyon).

VENDREDI 20
début à 16 h avec :

- ABSYNTHE*
- CHIFONIE
- GRAND-ROUGE
- BLEU PROFOND
- ALAIN BERT
- AND Epsy Band
- PILPOUL
- WAPASSOU

SAMEDI 21
début à 15 h avec :

- CARMAGNOLE
- ATLANTIDE
- la troupe du THEATRE 2000
- APRAS
- GOUN
- SPHEROE
- GAURDON
- MAGMA

DIMANCHE 22
début vers 15 h avec :

- DUNE
- STROLLER
- GANAFOUL
- Théâtre PRETEXT 73 de Bourgoin
- FACTORY
- LITTLE BOB STORY
- Exposition: Christian MAZET (construction-exposition-destruction)
- JIM LEON — ANGENIOLE — TOTSY VIVANTE (pastels)
- GAURDON (bandes dessinées — planches — maquettes)
- Gérard GASQUET (peinture énergétique)
- TRABOULE 91 (galerie)
- Animation les matinées
- Ravitaillement assuré — parking
- camping à l'intérieur du Festival
- Prix unique des 3 jours: 35 F.



*JOHNNY HALLYDAY aurait certainement préféré qu'il s'agisse d'un poisson d'avril lorsqu'il a appris sa convocation le 1er devant la 11e chambre correctionnelle du palais de justice, pour fraude fiscale... Fans et fannettes étaient présents et malgré ses lunettes noires; on l'a reconnu !!!

un entretien avec bijou



RNRM : Vous considérez-vous comme un groupe punk ?

BIJOU : Ce n'est pas à nous de choisir notre étiquette, c'est le rôle de la presse et du public. Nous sommes à la fois, et sans qu'il y ait la moindre contradiction à nos yeux, un groupe de rock, de pop, de R and B et de yéyé. Ceci dit, je crois que les gens nous considèrent comme le meilleur groupe punk, car nous en avons l'image, costumes noirs, cravates, cheveux courts, et, en même temps, nous savons nous servir de nos instruments. Nous faisons volontairement partie de la nouvelle vague du rock, celle qui a aboli les longs solos, les délires égoïstes, la surenchère théâtrale, les morceaux interminables, etc. Comme la plupart des nouveaux groupes, nous sommes très axés sur l'énergie et la spontanéité, sur l'intensité et la sincérité.

RNRM : Je pensais que votre album serait mono avec une pochette en noir et blanc, au lieu de cela...

BIJOU : Oui, tout le monde s'attendait à ce que nous refassions un « Down By The Jetty » avec des textes français, et, à la place, nous fournissons le « Between The Buttons » des années 80...

RNRM : Vous n'avez pas peur de décevoir ?

BIJOU : Prendre des risques est une nécessité. Il ne faut jamais jouer la carte de la sécurité, c'est la mort. Il faut surprendre, toujours. Aller de l'avant, laisser la place à l'imagination. Cela ne nous intéresse pas de faire du disque en studio une imitation de ce que nous faisons sur scène. Quand nous lisons qu'un groupe se lamente de ne pas pouvoir enregistrer en public, nous sommes vraiment désolés pour lui ! Il y a tant de possibilités offertes par les studios. Il faut savoir s'adapter à la technologie actuelle et s'en servir. Nous avons utilisé un studio ultra-moderne, très équipé, et nous avons mis tous ses gadgets à notre disposition, pas le contraire !

RNRM : Dans le même ordre d'idée, certains observateurs se sont étonnés de vous voir commencer directement par un album...

BIJOU : Il faut choisir sa distance. Certains artistes sont meilleurs le temps d'un 45 tours, d'autres peuvent faire des doubles 33 tours. Ce n'est pas important à priori, il faut se sentir bien, prêt, armé pour la dimension choisie. Nous avions au moins une vingtaine de titres possibles pour notre premier album. Notre seul problème fût le choix, et non le remplissage comme c'est trop souvent le cas ! Il y a de quoi faire douze face A de simples sur « Danse Avec Moi ! », c'est comme ça que ça doit être... C'est une idée rétro de penser que le rock ne peut se faire qu'en 45 tours ! Pourquoi pas en 78 ? Des albums comme Rubber Soul, Aftermath, Highway 61, et tant d'autres, sont des piliers de l'histoire du rock, c'est un format qui existe vraiment, de manière artistiquement valable, depuis plus de douze ans, certains ne l'ont pas encore compris.

RNRM : Avez-vous envisagé d'aller enregistrer dans un studio anglais ou autre ?

BIJOU : On nous l'a proposé mais nous avons refusé. Il nous a semblé qu'il faisait partie de notre mission, de notre devoir, de prouver que nous pouvions réussir un bon album de rock ici. Ce n'est pas de la xénophobie, nous sommes amoureux fous de la musique anglo-saxonne, mais nous cherchons à établir notre identité propre. Nous cherchons à construire un rock français cohérent et populaire. Le matériel à notre disposition en France est aussi bon que celui des studios américains, pour la simple raison que c'est le même ! Ce qui cloche en France, trop souvent, c'est l'esprit dans lequel travaille les gens, et plus particulièrement les ingénieurs. Nous avons l'immense chance d'avoir pu travailler avec un ami, Semama. Il est l'ancien chanteur-guitariste de Devotion, il a l'esprit et le talent nécessaires. Il est même venu jouer avec nous sur la scène du Golf-Drouot. Il prend plaisir à ce qu'il fait et apporte beaucoup d'idées. Nous n'envisageons même pas d'enregistrer sans lui !

RNRM : Quand on écoute l'album, on oublie très vite que vous chantez en français.

BIJOU : C'est parce que cela est naturel. Certaines tentatives de rock en français ont échoué parce que les auteurs cherchaient à imiter les anglo-saxons, le genre « Quand je Me Suis Levé Ce Matin, Ma P'Tite Amie Était Partie », c'est ridicule. Nos idées de textes nous viennent de l'intérieur, c'est une inspiration, ça sort de notre tête, du plus profond de nous, c'est sincère et je crois que les gens le sentent. Nous ne singeons personnes. Le français est une langue docile, qui se prête bien à la mise en musique. Si elle ne pose pas de problème à Charles Trenet ni à Léo Ferré pourquoi serait-elle une difficulté pour nous ? Non, les Français sont en avance sur les Anglo-Saxons, pour ce qui est des textes, c'est sur le plan musical qu'il faut nous réveiller !

NRNM : Quels sont les autres groupes français qui travaillent dans le même esprit que vous ?

BIJOU : Il est difficile de dire qu'un seul autre groupe travaille dans cet esprit, car je crois qu'ils sont tous un peu complexes par toute l'histoire du rock qui est entièrement dominée par les Anglais et les Américains. Mais on sent une nette volonté de changement chez de nombreuses personnes. Tous les groupes qui chantent dans leur langue natale sont à encourager. Nos goûts nous portent plutôt vers des gens comme « Stress », « Asphalt Jungle », « Magnum », sans oublier « Téléphone », qui est très bon, et d'autres, sûrement, dont les noms ne nous viennent pas immédiatement à l'esprit...

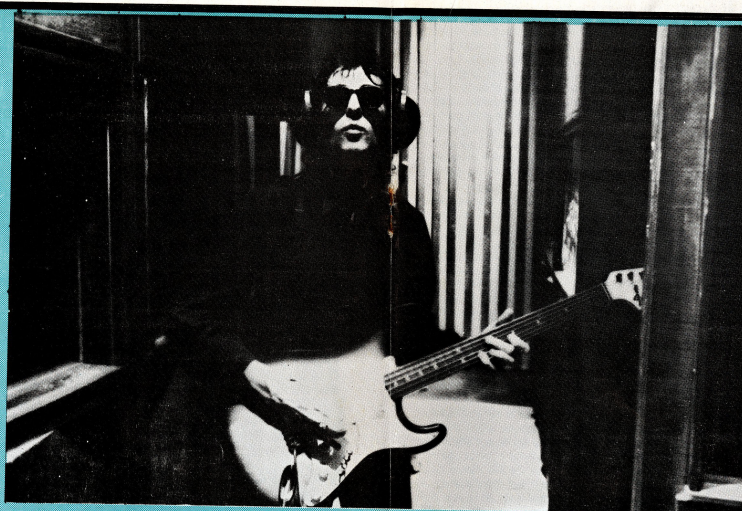


Palmer Guitare Dynamite Yan Dauga Bass

NRNM : Quelle importance accordez-vous à votre « image » ?

BIJOU : Capitale !!! Tout est communication. Les gens nous jugent sur tout ce que nous pouvons dire, faire ou porter, et pas seulement les supporters ! Le coupe de cheveux, les lunettes, les vêtements, les déclarations, les endroits que nous fréquentons, tout est observé, jugé. Il doit exister une cohérence entre la musique d'un groupe et sa façon de vivre. Nous sommes dans le domaine public, et susceptibles de servir d'exemples à tout moment ! C'est une responsabilité...

NRNM : C'est pour ça que dans NRNM n° 1 vous vous



êtes déclarés franchement hostiles à toutes les défenses ?

BIJOU : Absolument. La drogue se répand facilement chez les très jeunes, par influence du milieu. Des rockers comme Steve Stills ou Keith Richards, inconsciemment ou non, ont facilité l'établissement d'une « image » brillante de la came. À huit ans on fume sa première clope de tabac, pour s'affirmer. C'est ensuite le même processus qui se répète à d'autres âges pour l'herbe, le coke, etc. Le type qui veut faire partie du clan, être dans le coup, est OBLIGÉ de passer par la défonce, sinon « on » le prend pour un cave. Si le choix existait vraiment, nous n'aurions rien à dire, mais le gamin dont la personnalité n'est pas encore assez affirmée subit l'influence de son milieu, et la coke n'accroche pas ». Les mythes sont bien ancrés, « la coke n'accroche pas », etc. Mais c'est toute une chaîne dramatique. Quand un type a eu envie d'essayer les drogues légères, il devient un terrain fertile pour la suite, pour les drogues dures ! Il fréquente un milieu de plus en plus spécialisé, et il lui est difficile de se sortir de ce cercle vicieux. Le tabac entraîne à d'autres cigarettes puis à l'acide et à toutes les pillules possibles, puis vient la coke puis, même la bière. L'énergie véritable se trouve ailleurs. Chacun devrait pouvoir choisir librement, ce n'est pas une question de légalité. Tout est une histoire d'image, comme tu dis. Certaines personnes ne savent pas dire non, ou n'osent pas, il faut leur en donner l'envie.

NRNM : On dit souvent que certains créateurs ont besoin

de se défoncer pour pouvoir jouer...

BIJOU : C'est bidon, tous les types qui sont bien accrochés ont vu leur facultés créatrices tomber très bas. Au début oui, tout beau, tout nouveau, on brûle la chandelle par les deux bouts, parce qu'il y a « paraît » que le rock c'est ça... et puis au bout de deux ou trois ans, plus personne. Ceux que devenus les génies de Kossoff, de Green et de tant d'autres, victimes d'un jeu cruel. Il y a les types comme Keith Richards qui sont des exemples felatés. Il a les moyens de se fournir avec les meilleures comes, les plus pures (rien de pire qu'un truc trafiqué !), c'est une question de bié ! Il a tous les docteurs du monde, le sang régénéré en clinique en Suisse s'il en a envie. Il ne peut pas se trouver en manque, il n'a qu'à lever le petit doigt... C'est une tricherie, parce que des enfants qui le considèrent comme une idole (il est notre idole aussi) vont chercher à l'imiter, mais ils n'évoluent pas du tout dans le même monde, ne jouissent pas de la même liberté. Quand il faut se lever le matin pour aller bosser, mieux ne pas s'être défoncé la veille, sinon c'est pas la grande forme ! Et puis quand Keith se fait arrêter, il peut payer des cautions énormes et louer les plus grands avocats du monde, tandis que le pauvre mec qui se retrouve au commissariat du coin sur dénonciation de sa concubine, il est plutôt dans la mouise... Nous ne sommes pas là pour donner des conseils, nous ne supportons pas d'en recevoir nous-mêmes, mais il faut être conscients et rétablir certaines vérités.

NRNM : Ce côté BIJOU défenseur du pauvre et de l'orphelin, le retrouve-t-on dans vos chansons ?

BIJOU : Nous sommes écorchés par toutes les injustices et, obligatoirement, nous le chantons. Mais cela se fait en

nuances, à des degrés divers. Il n'est pas question de chansons engagées, c'est surtout du rock, mais si tu cherches bien, tu verras que C'Est Un Animal est un plaidoyer féministe, que Marie-France prend la défense d'une minorité sexuelle, en la considérant comme normale, etc. Ceux qui voudront approfondir auront la matière pour, les autres n'entendront que de simples chansons, et c'est très bien ainsi !

NRNM : Regrettez-vous de ne pas avoir trouvé de chanteur ?

BIJOU : Pas un seul instant, bien au contraire, nous nous félicitons chaque jour d'être passé à côté du piège du chanteur solo. Nous préférons les voix personnelles, qui ont un timbre, un phrasé, des intonations bien particulières, et qui peuvent transmettre beaucoup, qui témoignent de la personnalité des chanteurs. Le coffre n'a rien à voir là-dedans ! Hendrix, Dylan et les Kings ont toujours été des chanteurs fabuleux, autrement émuants que des voix comme David Byron ou je ne sais quel autre hurleur du même acabit ! Il convient d'être original, de savoir faire passer, et faire vivre les textes, et non pas d'apâter avec des décibels. BIJOU est beaucoup plus fort qu'avant sur ce plan.

NRNM : Allez-vous vous attaquer aux marchés étrangers ?

BIJOU : Rien n'est fait pour l'instant, il faut d'abord que nous réduisions à nous faire admettre ici, c'est notre objectif N° 1. Ensuite viendront les pays francophones, Belgique, Suisse, etc. Nous aimerions tourner en Angleterre ou aux U.S.A. parce qu'il y a là-bas un public de connaisseurs capables d'apprécier ce que nous faisons, mais il serait encore plus amusant d'aller chanter dans des régions qui non seulement ne sont pas saturées de rock, mais sont même en manque ! L'Afrique, ça serait chouette, le Japon aussi, et les pays de l'est, partout quoi. Rien n'est interdit.

NRNM : Toujours en français ?

BIJOU : Plus que jamais ! C'est notre atout, notre particularité, la raison pour laquelle ces gens-là viendront nous voir, auront envie de nous entendre. Personne ne veut voir un pseudo-groupe anglais. Nous avons horreur du « lavabo » (anglais de cuisine, approximatif, adopté souvent par les chanteurs voulant faire croire qu'ils s'expriment en anglais) et des mauvais accents. Il convient d'être en accord avec nos racines les plus profondes, de mettre en valeur ce qui fait que nous sommes NOUS, BIJOU, et non pas les Sex-Pistolets ou Clask... Après de tels propos, nul doute que BIJOU est un groupe qui sait où il va. BIJOU est prêt à tout assumer en cas de très grand succès, et prêt à se battre encore et toujours dans le cas contraire. L'album nous révèle un groupe à facettes, riche d'idées, différent de celui qui se produit sur scène, mais aussi bon. Le disque et les apparitions en public sont deux choses, bien séparées, qui fonctionnent parfaitement de manière indépendante, mais qui se complètent, qui s'éclaire l'une l'autre, s'explique mutuellement. Pour bien comprendre BIJOU en scène, il faut avoir écouté le disque, et vice versa. Grâce à BIJOU et à son album « Danse Avec Moi », la cause du rock français n'est plus désespérée. Je leur (nous) souhaite beaucoup d'imitateurs, d'émules et d'élèves, de prosélytes et de plagiaires, d'adeptes et de suivants.

FRANCIS LALARME

Dans la grande tradition des bons albums de rock, « Danse Avec Moi ! » se compose de douze chansons. Il fut un temps où les groupes, pour éviter sans doute de se fatiguer, préféraient tirer leurs morceaux en longueur plutôt que de se creuser les méninges et chercher l'inspiration suffisante pour remplir convenablement un album. Cette époque est révolue. Les chansons de BIJOU sont ni trop longues, ni simplistes, ce n'est ni le Pink Floyd (seulement quatre titres sur Animals !) ni la systématisation des Ramones.

Le disque commence d'une manière surprenante. Il n'y a aucune introduction, on entre immédiatement dans le vif du sujet avec la voix, les guitares et la rythmique. « Garçon Facile » est une composition du bassiste Philippe Dauga, et c'est certainement lui qui chante en solo. Les paroles sont celles du rock immortel, si tu en as envie, moi aussi. Le sexe a toujours été le sujet numéro un dans ce style de chansons, mais on n'avait rarement entendu des Français être aussi directs, sans pour autant être vulgaires. On pense un peu à des textes des bluesmen de Chicago, « I'm Ready », etc. On n'a pas le temps de s'habituer aux paroles qu'un coup de sifflet à roulette retentit comme pour annoncer un « solo ». En fait de solo, c'est une orgie rythmique qui ne peut pas ne pas faire penser à Eddie Cochran. C'est le « beat », le « big beat », avec claquements de mains et guitare Gretsch jouée sur les cordes graves. Un vrai régal ! On sent une profonde joie d'interpréter une musique à la fois authentique et résolument moderne. « Tu sais Où Me Trouver, Je Suis Toujours Là Pour Les Filles Comme Toi », Garçon Facile s'achève, une guitare sans silence de séparation, commence le fameux « C'est Un Animal ». Tous ceux qui ont déjà vu BIJOU sur scène se souviennent de ce riff à la Kinks (All Day And Of The Night, mais avec le temps curieusement à l'envers, d'après ce que m'a confié Dave Davis lui-même, qui était venu applaudir le groupe au Golf-Drouot). Palmer fait un véritable festival de guitares, comme tout au long de ce disque. Il excelle aussi bien en rythmique qu'en solo. Quand il égraine ses arpegges, on sent qu'il a aimé Harrison, qu'il l'a écouté des milliards de fois (comme nous tous), mais, en même temps, il réinvente le truc, lui donne un souffle nouveau. En toute innocence, il utilise l'histoire de la guitare rock pour y ajouter un nouveau chapitre. Guitariste de synthèse et de style, Palmer est toujours impeccable, et jamais à court d'idée. Il y a sur « Danse Avec Moi ! » une telle variété de sons de guitare que l'on a du mal à réaliser qu'il proviennent tous du même musicien. Alors que Wilko Johnson, à qui on l'a si souvent comparé, pour la similitude de leur ardeur sur scène, s'est lui-même restreint et imposé une discipline folle en studio, Palmer lui s'est donné carte blanche, liberté totale, et ce pour notre plus grand plaisir. Sa retenue reste pourtant la marque de son bon goût, il suffit d'entendre ce passage, un peu avant la fin, avec les claquements de doigts, pour comprendre qu'il a saisi ce qui faisait le charme véritable, intrinsèque et essentiel, du meilleur rockabilly.

Si la chanson « C'est Un Animal » a été inspirée par une prostituée, « Marie-France » par contre traite du sexe des anges. On pense à Certains L'aiment Chaud (allusion à Marilyn). Le rythme de « Marie-France » est celui du

shuffle, traité de manière légère, avec un sens certain du swing et du dépouillement. La chute est cocasse, le solo harmonique et la rythmique d'acier. Palmer chante sa propre composition avec une conviction étonnante. Toujours avec un enchaînement extrêmement bref. « La Vie C'est Comme ça » succède à « Marie-France ». On entend cette fois les deux chanteurs à l'unisson. Leurs deux voix sont très proches l'une de l'autre, et sont parfois difficiles à distinguer. Sur un tempo moitié Bo Diddley moitié rock, moitié reggae (et alors ?) BIJOU nous conte une histoire assez folle, que je n'ai pas encore très bien comprise. La chanson se termine par un solo de guitare surprenant, aussi bien par son emplacement inattendu que par sa couleur. Les petites interventions de Palmer pendant les refrains m'ont fait craquer de plaisir. C'est sans doute à cause d'elles que j'ai pensé au reggae, mais je n'ai jamais entendu des Jamaïcains aussi enervés...

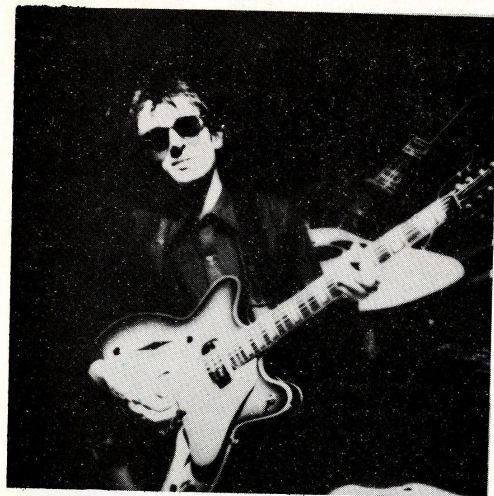
Puis vient la chanson qui donne son titre à l'album. C'est la plus longue (3.35) et aussi une des plus réussies. Sur un rythme très marqué BIJOU invite TOUT LE MONDE à danser sur sa musique. Le message passe très bien. Le chœur de guitare est assez incroyable, on y entend six différents sons de guitare successifs ! Palmer arrive à imiter le banjo aussi bien que le bulldozer... A remarquer aussi l'apparition de marimbas (bonjour Brian Jones) qui viennent rehausser encore ce morceau de bravoure. Si toutes les boîtes ne se mettent pas à danser là-dessus, je rends mon tablier (enfin mon stylo)...

« Allez Comprendre Quelque Chose » est la seule chanson originale dont les paroles ne soient pas de Jean-William Thoury, mais de Palmer et Philippe Dauga eux-mêmes. On ne note pas de changement catégorique pour autant puisqu'ils disent « On Dit Toujours Que Je Ne Pense Qu'à Ça »... C'est un bon rock dont la fin est très prenante. « Allez comprendre Quelque Chose » est un petit défi lancé par BIJOU à son auditeur, et c'est sur cette « supplique » que se termine une face très remplie, très riche.

La deuxième débute avec une chanson très directe, très primaire au sens noble du terme, « Comme Tu Es Belle ! ». Pour ce rock, l'écho a été utilisé de manière un peu moins prudente qu'auparavant. Encore une fois, on sent une envie de danser gronder au fond de soi à l'écoute de cette cadence presque envoûtante (ça fait des années que je n'avais pas dansé !). Le chœur de guitare est sauvage à souhait. Je ne vous parle pas de la fin, pour mieux vous en laisser la surprise, mais vous conseille de l'écouter au casque, comme tout le disque, qui prend dans ces conditions une dimension étonnante. Pour une fois qu'un groupe français est bien produit !

« La Fille Du Père Noël » est une excellente chanson de Dutronc que BIJOU interprète bien. Tout y est, même la guitare douze cordes ! Les paroles sont à mourir de rire. Je ne crois pas qu'un auteur anglais ou américain ait jamais atteint ce niveau, cette légèreté. BIJOU a raison de nous montrer du doigt ces richesses que nous ne voyons plus à force de les avoir sous les yeux ! Pow-Wow est une autre surprise, instrumentale. C'est le morceau le plus court (1.43) mais il m'a semblé être d'une longueur « normale ». Je ne connaissais pas la version des Chaussettes Noires, bien qu'il paraît qu'un groupe américain en est le créateur. La vélocité du trio est à couper le souffle. Les trois garçons ne se laissent jamais aller à la démonstration mais là, il faut bien reconnaître qu'il « faut le faire » ! A une époque où la technique n'est plus à la mode, c'est rassurant d'entendre les gens de BIJOU jouer avec autant de brio. Ce n'est peut-être pas si à contre-courant que ça, après tout...

« C'est Encore L'automne » est la chanson qui m'a le plus surpris. Il s'en dégage une atmosphère lourde, d'une



tristesse difficilement supportable. On sent que c'est du vécu. C'est rare. Le solo est déroutant, très Shadows, et accompagné d'un drôle de bruitage, pas tout à fait la mer, pas tout à fait autre chose non plus. Un morceau énigmatique donc, dont on ne se lasse pas et qui, au contraire, « Gagne du terrain » après chaque écoute. Presqu'un tube en puissance.

« Où Va-T-Elle ? » ne surprendra personne. BIJOU le joue tous les soirs. Ce qui étonne par contre, ce sont les chœurs, de curieuses petites voix qui n'étaient pas sur le disque de Ronnie Bird. Les coups de guitares, nerveux comme rarement, n'y figuraient pas non plus. BIJOU apporte sa touche personnelle tout en respectant l'esprit d'un original qu'ils doivent vénérer. Une reprise n'est-elle pas avant tout un coup de chapeau ?

« Vieillir » est au rock d'ici et de maintenant ce que « My Generation » fût au rock anglais de 1965. C'est un hymne. BIJOU y clame son désir de vivre à tout prix, et, à travers eux, c'est le cri de toute une jeunesse, toute une nouvelle vague qui refuse toute forme de vieillissement, c'est-à-dire de mort.

Pour faire passer un tel « message », la musique est légère et envoûtante. Sur une base à la Chuck Berry, BIJOU brode, réinvente, crée un style parfaitement contemporain. Ils ont pour cette école la même compréhension fine, délicate et profonde, qui faisait le charme des Flaming Groovies. C'est une affaire de feeling, ils ressentent le rock and roll, et savent nous le faire ressentir à notre tour. C'est là leur magie.

FRANCIS LALARME

15% de REMISE

à tout acheteur chez

ARIAS-DISQUES - 75, rue Porte-Dijeaux 33000 BORDEAUX
T.(56) 48-74-16.

REFERENDUM ROCK'N'ROLL

1976-1977

(A remplir lisiblement selon vos préférences, et envoyer à :
Rock'n'Roll musique - 3, rue Duffour-Dubergier - 33000
BORDEAUX - le plus rapidement possible.)

Ne citer que des groupes ou artistes français !

Chanteur :
Chanteuse :
Groupe :
Guitariste :
Bassiste :
Batteur :
Claviers :
Prestation scénique :
Compositeurs :
Meilleur album :
Espoir 1977 :

Nom : Prénom : Age :
Adresse :
VILLE : CODE POSTAL :

R'N'RM TOP

(réalisé d'après le courrier des lecteurs
de la revue)

- N 1 : «DANSE AVEC MOI»
BIJOU - Phonogram.
- N 2 : «ON THE ROAD»
FACTORY - Cobra.
- N 3 : «LA FOLLE»
MAMA BEA - Isadora.
- N 4 : «LA ROUTE DE MEMPHIS»
Eddy MITCHELL.
- N 5 : «ALERTEZ LES BEBES»
Jacques HIGELIN - Pathé.
- N 6 : «CUEILLE LE JOUR»
CARPE DIEM - Crypto.
- N 7 : «LE FORGEUR DE TEMPOS»
GOTAINER - Philips.
- N 8 : «DANCING DISCO»
France GALL - WEA.
- N 9 : «HIGH TIME»
LITTLE BOB - Crypto.
- N 10 : «PAR LES FILS DE MANDRIN»
ANGE - Crypto.

NOTE AUX LECTEURS :

Rock'n'Roll Musique paraît, ce mois-ci, avec une quinzaine de jours de retard. Ceci est dû aux nombreux problèmes (incendie d'une partie de l'imprimerie, grèves, jours fériés...) que nous avons rencontrés en mai.

Avec nos excuses,

Amicalement,

Daniel PERRAUD.

un style plus sobre, en chemises noires et, en même temps, arrivèrent les «arrangements maudits» sous forme de pianos et de chœurs de filles. Ce genre d'opération de nettoyage n'était pas du goût du public, mais les directeurs artistiques de l'époque, trop âgés, ne s'en rendaient pas compte et tuaient eux-mêmes leurs «poules aux œufs d'or» ! Des chemises noires aux smokings (pour continuer d'imiter les Chaussettes Noires) il n'y avait qu'un pas... Ils adoptèrent même le petit nœud papillon popularisé par Gene Vincent, la mode est parfois si exigeante ! Puis vient la vague des chanteurs faisant une carrière solo, Eddy, Dick et Dany, Vic ne sut pas résister... Il devient le «chouchou des copines» grâce à ses yeux verts et ses cheveux noirs, mais les nostalgiques de «Tu Me Donnes» ne le suivirent pas longtemps, exception faite pour C'est La Vie (You Never Can Tell), qui demeure LA réussite de Vic Laurens sans ses Vautours, mais c'est une autre histoire...

Francis LALARME.

DISCOGRAPHIE DES VAUTOURS (Vic, Ange, Pierrot et Christian).

45 tours EP FESTIVAL.

FX 1271 M : Vautours/Betty et Jenny/Tu Me Donnes/Claudine.

FX 1277 M : Tu Peins Ton Visage/Ne Me Dis Pas Non/Oncle John/Permettez-moi.

FX 1281 M : Pas Sincère/Jacky Qu'As-Tu Fait De Moi ?/De T'Aimer De T'Aimer/Le Jour De L'Amour.

FX 1288 M : Ya-Ya Twist/Mon Amour Est Trop Grand/Le Chemin De La Joie/Hé Tu Me Plais.

FX 1298 M : Le Coup Du Charme/Hey Petite Angèle/Laissez-nous Twister/Qui Te Le Dira.

33 tours FESTIVAL.

FLD 285 S : Ya-Ya Twist/De T'Aimer De T'Aimer/Le Jour De L'Amour/Mon Amour Est Trop Grand/Le Coup Du Charme/Pas Sincère/Le Chemin De La Joie/Hé ! Tu Me Plais/Jacky Qu'As-Tu Fait De Moi ?/Hey Petite Angèle.

CA S'EST PASSE AU GOLF DROUOT...

Tremplin du 25 février :

1er : MANDRAGORE ; 2e : FREE WEELIN' ; 3e : HOLLY GHOST ;

MANDRAGORE, cinq Parisiens très sûrs de leur métier et de leur originalité de leur musique, promet de bientôt briller aux côtés des grandes stars, et cela sans compromission avec le show-biz. Bon courage et bonne chance Mandragore !...

FREE WEELIN' est un groupe rouennais qui compte une année d'existence et un changement de personnel important il y a quelques mois. Actuellement, le groupe est composé de :

- Eric Blard : percussions, chant ;
- François Renaud : claviers, chant ;
- Jean-François Peltier : basse ;
- Antoine Violette : guitare, chant ;
- Renaud Candé : batterie, chant.

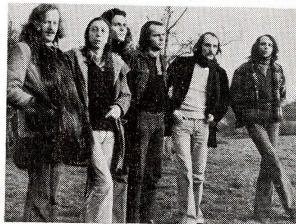
Ce dernier, ancien guitariste du groupe, a pris les baguettes après de longues recherches menées en vain pour trouver un batteur qui s'intègre à leur musique. Une musique très anglaise, inspirée de Genesis, Caravan, Stones, Led Zeppelin, et manquant, il faut bien le dire, d'un peu d'originalité.

HOLLY GHOST dispose d'un bon nombre de musiciens changeant tout au long de leur passage, dont deux batteurs, un garçon plus une fille, et une guitariste acoustique que l'on n'entend malheureusement pas et dont les autres musiciens semblent ne pas se soucier. Cela ressemble davantage à un bœuf entre amis(lies) qu'à un groupe à proprement parler. Quelques classiques bien joués mettent en valeur le soliste et font ressentir le manque d'un bon chanteur.

Tremplin du 4 mars :

1er : CRISIS ; 2e : POUIN FINAL ; HORS CONCOURS : ZANOV COSMIC MUSIC

ZANOV est branché sur ce que l'on appelle jusqu'à maintenant le rock allemand, et auquel semblent s'intéresser depuis peu quelques musiciens français ayant surmonté un obstacle majeur : la somme considérable que représente l'achat du matériel électronique. La cosmic music de ZANOV évoque bien sûr Tangerine Dream et surtout Manuel Götting (Ash Ra Tempel). Et si vous voulez vous en faire une idée plus précise, écoutez donc son premier 30 cm qui, à l'heure où vous lirez ces lignes sera en vente depuis quelques semaines (distribution Polydor).



Six Nantais passionnés de progressive forment, un beau jour de 75, CRISIS. Chacun apporte ses idées, ses phantasmes et le groupe compose semble une musique originale avec de bons vocaux en français. Au niveau des textes, CRISIS envisage de mettre en musique ceux de Gilles Servat, qu'ils connaissent bien puisque certains d'entre eux l'ont accompagné pendant plus d'un an. CRISIS :

- Alain Monnié : guitare ;
- Bernard Goron : guitare ;
- Gérard Goron : batterie ;
- Georges Mégret : claviers ;
- Jean-Claude Cadoret : chant et claviers ;
- Guy Renaudin : saxes, flûte, claviers.

Le seul reproche que l'on puisse leur adresser est que les vocaux par moment sonnent variétés.

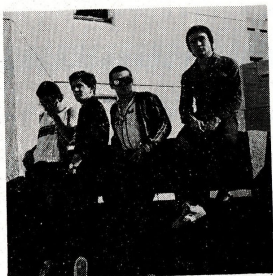
Ce reproche est également valable pour POUIN FINAL qui joue pourtant un rock bien carré et percutant. Ce n'est pas toujours facile, quand on a fait du bal pendant un bon moment, de se mettre à jouer la musique que l'on ressent sans être un peu influencé par cette musique gagne-pain.

POUIN FINAL s'est formé à Meaux autour des frères Bikialo qui, après des études classiques, se sont tournés vers le rock des Beatles et des Stones.

- Jean-Yves Bikialo : chant, piano Fender, clavinettes ;
- Jacques Bikialo : chant, basse ;
- Serge Bikialo : chant, batterie ;
- Gérard Bikialo : chant, piano Fender, moog synthétiseur ;
- Jackie Leparc : chant, guitare ;
- Patrice Lecoq : chant, percussions.

Tremplin du 11 mars :
1er : OLAF ; 2e : STARSHOOTER ; 3e : ETAMPES STORY ;

Une demi heure de rock'n'roll trépidant passé à la moulinette par quatre très jeunes lyonnais et hurlé avec rage par un chanteur-guitariste rythmique hyperspeedé, voilà ce qu'était le passage de **STARSHOOTER** au Golf. Comme ça, sans prévenir, sans l'attirail rituel de chaînes, cuirs, lames de rasoir et autres épingle à nourrice à la mode dans les groupes punk. Certains guitaristes vont grincer des dents, la punkitude n'est plus ce qu'elle était !... Jean Clark (guitare), Michael Crowsy (basse), Phill Pressing (batterie), Kent Hutchinson (vocaux et guitare rythmique) se sont rencontrés dans un C.E.S. et jouent ensemble depuis cinq années. Le bassiste n'a que 17 ans. Leur musique, ils la définissent ainsi : « Un rock éclatant de santé, accroché au ciment des villes, dont la seule prétention est de faire remuer et se sentir bien dans sa peau. »



Issu du conservatoire de musique de Toulouse, **OLAF** est un groupe ariégeois qui tourne depuis plus de trois ans dans le Sud-Ouest de la France et qui a l'ambitieux projet de conquérir les antennes et les scènes parisiennes. Formation de OLAF :

- José Guty : batterie ;
- Yves Pitorre : guitare ;
- Manu Boniface : guitare ;
- José Dos Santos : basse ;
- Jean-Michel Baptiste : claviers.

Tremplin du 18 mars :
1er : ICEBERG ; 2e ex aequo : MELAENA ET COMPAGNIE KALUGROC

ICEBERG, qui joue un jazz rock très carré et très swingant, vient de Belfort et a été formé en 75 par quatre musiciens confirmés :
 — Serge Godey, une longue expérience de la basse acquise en dix années au sein de nombreux groupes régionaux ;
 — Pierre Hartman à la batterie ;
 — Jean-Pierre Antoine, lui aussi a joué de la guitare depuis dix ans avec plusieurs groupes de rock et de blues ;
 — Jean Besanceney a fait douze ans d'études de piano classique. Il est professeur de musique et joue, en plus du piano, de l'orgue et des synthétiseurs.

Plus proches du cabaret que du rock, les musiciens de **COMPAGNIE KALUGROC** composent une musique pleine d'humour soutenue par des textes satiriques. Voici comment ils se présentent : « S'étant rencontrés par hasard lors d'un sauvetage de naufragés au large du Pacifique, ils se découvrent des affinités et une diversité musicales qui les poussent à renoncer à leur premier projet : la relance économique de l'hexagone. Tous trois auteurs compositeurs interprètes, ils enrichissent mutuellement leurs créations. La boulangerie leur corrige les fautes d'orthographe. »

BIJOU AU GOLF le samedi 19 mars.

L'époque où **BIJOU** « faisait le tremplin » est bien révolue, le groupe vole maintenant de ses propres ailes très haut et vient de terminer son premier 33 cm pour Phonogram : « Danse avec moi » Sur scène, comme sur disque — dont on a écouté l'épreuve — on retrouve les anciens morceaux : « Où va-t-elle ? », « La fille du Père Noël », « c'est un animal », etc., plus quelques nouveaux titres interprétés avec la fougue et l'énergie qui caractérisent le trio. Les parties vocales sont maintenant bien rôdées, les quelques difficultés qu'éprouvait au début Philippe Dauga et Palmer ayant pratiquement disparues. Dans la salle, un auditeur de choix, **RAY DAVIES**, leader des **KINKS**, qui s'était déplacé spécialement pour voir **BIJOU**. Trois passages au cours de cette soirée, trois rappels enthousiastes.

CONTACTS :

- **MANDRAGORE** : 18, rue de la Bonne Aventure - 78000 VERSAILLES. Tél. : 953.02.38 et 460.42.41.
- **FREE WEELIN'** : 151, rue Dair - 76230 BOISGUILLAUME
- **CRISIS** : Gérard Goron, 48, rue des Maraîchers - 44300 NANTES. Tél. : 77.34.83.
- **POUIN FINAL** : Jacques Pottier, Résidence du Mont-Thabor, 57, avenue Hoch - 77100 MEAUX. Tél. : 434.60.87.
- **STARSHOOTER** : 16 bis, avenue Edouard Herriot - 69150 DECINES. Tél. : 27.13.67.
- **ICEBERG** : 10, rue du Canal - 70400 CHALONVILLARD HERICOURT
- **COMPAGNIE KALUGROC** : Claude Etoyan, 31, rue des Macchabées - 69000 LYON. Tél. : 78 / 28.24.80.
- **TREMPLIN** : Henri Leproux, Golf Drouot, 2, rue Drouot - 75009 PARIS.

Bernard DETHIERS

MOUSTAKI, ou le respect du public

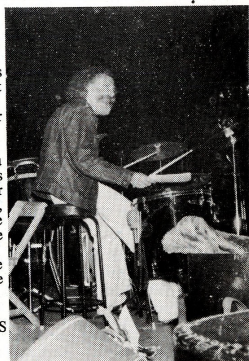
Mercredi 27 Avril, sous un vaste chapiteau planté au Parc des Expositions à Bordeaux, 3000 personnes attendent que commence le spectacle. Pour la première partie ce sont les **INCAS** qui sont au programme et pour la deuxième Georges **MOUSTAKI**.

A l'heure dite, **LOS INCAS** entrent en scène et en quelques mesures entraînent le public sous le charme de leur musique. Hélas ! Au cinquième morceau, plus d'électricité : c'est la grève !

Je connais bien des artistes qui auraient dans ces cas-là, purement et simplement plié bagage. Au lieu de s'affoler les Sud Américains, à la maigre lueur de l'éclairage de secours, descendant au milieu du public et continuant à jouer, pressés par une foule qui se resserre autour d'eux. Ce que voyant Georges **MOUSTAKI** prend un tambour et rejoint ses amis. Alors pendant près d'une heure les spectateurs vont assister à un véritable happening musical extraordinaire : ils verront un **MOUSTAKI** rayonnant chantant, jouant, dansant, bousculé par des centaines de spectateurs médusés. Lorsque la lumière reviendra, il montera sur la scène et..... remerciera les grévistes de lui avoir permis de s'amuser ainsi ! « La grève est le seul acte politique que je respecte » lance-t-il au public trop content de l'aubeine.

Et jusqu'à une heure du matin l'extraordinaire Georges va chanter, cette fois-ci avec micro et lumière. Il ne quittera la scène que parce que le propriétaire du chapiteau le presse : il lui faut le démonter pour le planter le lendemain à Limoges ! Comme quoi la conscience professionnelle existe même dans le show business.

J.C. MARCHAIS



MAGNUM



LA LOI DE L'ARDU

Jour après jour, par les routes de France (et de Navarre et de Belgique), l'interminable — Ah ! Qui a dit minable, qui a dit minaaaable ??? Allons allons monsieur, calmez-vous ! personne ici n'a eu le mot minable à la bouche, ne fut-ce qu'une seconde ! — donc l'interminable tournée Halliday déploie ses fastes pour une foule un peu frustrée qui, me semble-t-il, n'a jamais trop su ce que Rock N'Roll signifiait et qui, une fois les feux de la scène éteints, regagnait ses bases arrières sans rien avoir appris de neuf sur le sujet. Disons à sa décharge qu'elle n'était pas venue pour « ça », mais pour voir Halliday, ce qui, on s'en doute, n'est pas du tout la même chose. Et c'est pas mal dommage. Pas pour Halliday s'entend, mais pour Magnum, que le sus-nommé traîne derrière lui comme s'il s'agissait d'une partie de ses encombrants et lourds bagages.

Alors, les pieds baignés par les courtes vaguelettes de la trentaine proche, comment les gens de Magnum ont-ils pu s'emmancher dans une de ces galères au long cours dont on doute qu'elle puisse se terminer au port, au bon port ! Dont on ne doute pas qu'ils en sortiront meurtris d'avoir trop souvent joué en vain, d'avoir trop souvent affronté un public mal instruit de ce qu'ils jouaient. Et encore heureux si Legshow de Magnum ne lui apparaissait pas comme un hiatus malséant, un impondérable malheureux qui retardait la venue de l'« idole » !

Ainsi ne vous étonnez pas si sur scène on ne récupère point après, le passage de Magnum, du métal fondu, des débris de notes distordues ni du sang coagulé à des larmes de sueur. Pour eux, vous le verrez, rien n'est simple !

L'ATTILA DES TERRAINS VAGUES.

Voguant grand large l'immense chapiteau bleu rameute une France en déshibernation. S'arrasant aux quais, il s'offre au bonheur de l'escalade et, suivant les lieux, voici Halliday transformé tout à tour en Attila des terrains vagues, en écumeur des parcs d'expositions, en prédateur de champ de foire.

Images conformes à l'itinéraire échevelé d'un sujet qui enfourche les modes avec autant de désinvolture qu'il chevauche les grosses cylindrées, pantin protéiforme endossant pêle-mêle et sans état d'âme un rôle de rocker, de twister, de surfer, de mash-potéteur, de gitan, de redresseur de tort, de voyou, et tout ça avec un sens de la ligne droite qui m'impose d'emprunter des raccourcis auxquels je répugne. Bref, je voyais mal comment, — dans la perspective du spectacle d'Halliday-le-caméléon, Magnum allait pouvoir s'en tirer avec une tâche annexe, pour ne pas dire accessoire, qui se résumera à la préparation du terrain, à la mise en condition de la foule, à un prélude précédent la montée du « drame » : la venue d'Halliday-Hamlet qui me laissera de bois (Ah ! Ah ! Hêtre ou ne pas hêtre ?).

PAVANE POUR UNE MUSIQUE DEFUNTE.

Sous la toile de tente qui leur sert de loge, Magnum, broyé par l'attente. Glacé par l'interlude mortel, pétrifiés derrière de superbes masques de conquérants, cinq imposteurs aux traits tirés écoutent monter de la foule les signes d'une impatience de plus en plus marquée : « Johnny, johnny... »

scande cette conne !

« Ils ne savent même pas qu'on est là, crache Chaland, quasiment résigné ». « L'organisateur ne s'emmerde pas avec le collage de nos affiches : il les met de côté et les vend ensuite, si ça a marché pour nous, souligne Hélios ». Poignant d'indifférence muette, Patrick Verbeck monte et démonte sur le manche de sa Gibson un embryon de riff bluesy dont les doigts dressent une carte muette, une topographie prototype vouée aux oubliettes de sa mémoire phagocyte.

Une heure plus tard on se retrouvera ici-même, au même point départ, à la différence près que les « musiquos » d'Halliday auront pris le relai de Magnum sans avoir bousculé la morosité qui rode alentour et se signale en poussant de méchants soupis ; on la comprend !

22 heures. C'est le moment d'y aller, souffle Chaland, pour récupérer un ascendant en déroutant sur ses flibustiers et nous tracer le chemin. Je suis, en compagnie de Daniel — ouais, ouais, le rédac. en chef —, pour aboutir dans l'obscurité majestueuse où s'est engloutie la populace et retrouver le climat du tunnel dont le gars Chirac voyait le bout il y a des siècles de ça !

Et on annonce : « MAGNUM, le nouveau groupe français » La foule applaudit mollement pour se rassurer dans le noir, pendant que les cinq gaziers prennent possession de la scène en forme de cul-de sac, genre qui, toutes proportions gardées, a le chic pour faire surgir de ma mémoire le souvenir de certain guet-apens. Et c'est parti pour la millionième version de « Get Back » avec en prime le fantôme des Beatles et un texte français. Ce n'est pas de trop. Le public chipote l'amuse-gueule du bout des lèvres et manifeste son manque d'appétit par quelques claquements de brefs.

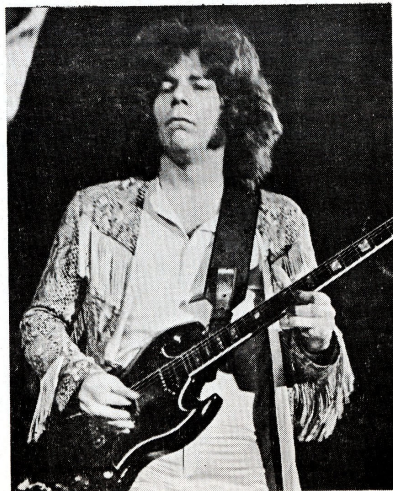
En un éclair je subodore sous ces minauderies d'un autre âge de nauséabonds sous-entendus qui tiendraient tous dans ce constat : « Pourvu qu'ils ne restent pas trop longtemps ! »

Mais Magnum s'accroche. C'est dans l'adversité que se reconnaissent les grands groupes et prévoyant, Chaland et Verbeck ne sont pas de ces derniers venus qui baissent les bras au premier carrefour dangereux. Ils ont beau tanguer sur ces planches transformées en banquette, ce n'est pas aujourd'hui qu'ils vont se laisser torpiller par une bande de péquenots ouvertement réprobateurs.

Alors Chaland leur force dans le lard armé d'une harmonica dylanienne et d'un blues fureteur qui viendrait, comme qui dirait, sceller un grand pacte d'amitié entre une certaine négritude et la bourrée charentaise.

En plein dans son élément, l'ami Verbeck a fait son plein de méchanceté et force dans les éclaircies disponibles, décoche des riffs infamants pour qui viendra après lui et, tout en lacérant d'éclairs lumineux ce soir d'orage, se laisse aller à un sourire en coin. Y a pas à dire, mais le Blues, quand même...

Un vent coulis se glisse sous la toile. Palpent dans ses effluves les signes d'une transpiration moins timide, les boueux y retrouvent le fait d'un travail honnête et mégotent moins leurs appréciations. ouf !



De son synthé le pianiste ouvre la cage avec la clé des songes, et, bruisant de sons, l'Aigle quitte le sol. Et tout le groupe s'élance sur ses ailes, délaissant le rock'n'roll pour une chanson étrange et belle de vingt minutes dans laquelle se retrouvent, fondues dans l'extravagance, des tendances qui iraient de Tangerine Dream à Art Blackey en poussant un brin du côté de Julien.

A vrai dire, c'est par la grâce de cette symphonie pour synthétiseur, batterie, et fumigènes en délire — il n'est pas nécessaire de se munir d'un masque à gaz — que Magnum se voit décerner un satisfait de premier ordre. Déjà je les sens moins crispés.

Mais l'Aigle vient juste de quitter son aire. Téléguidé vers les hauteurs il fraye son vol au-dessus des grandes nappes de synthé qui se déploient en couches épaisses et tartinent de béatitude les faces revêches des gus. Les lourdingues perçoivent mal où tout ce mic-mac va déboucher mais se laissent aller de confiance. (On voyage gratis, profitons-en).

Sous le flotti-flotta des ailes, les pies bien calés dans la glaise Hélios chante, assiégé par les volutes d'une brume vaporeuse que des spots colorés cisellent « artistiquement » par des effets en contre-jour. Assoupis dans les sièges ou ankylés sur les gradins les « esthètes du dimanche » en prennent plein la gueule — Cré nom d'dieu ! — et récupèrent des dividendes sur le paccson de monnaie largué aux guichets.

Et au moment où je vous parle voilà t'y pas que ça s'arrête !... Quoi donc ? Ben tout le fourbis, tout le tintouin qu'y faisait, acré bon dieu ! Y aurait-il pas comme une mauvaise fourberie là-d'sous ?

Justement, c'est le coup de poignard dans le dos : sur la scène plus qu'un spot de branché sur prévotat et sa grosse caisse de plus en plus saisie d'épilepsie féroce.

En dehors de ça, tout est calme et volupté. Mais dans le crâne à Prévotat c'est plus le même film qui défile. Il est barré dans un scénario où la défonce règne, où le temps est roi et lui cogne comme un sourd qui chercherait à se remettre en mémoire l'histoire très ancienne, magnifique et imputrescible, de tous les sons enfantés depuis les premiers jours jusqu'à maintenant sous les plus divers battement qui aient pu exister. Et là, mon frère, tu peux me coire sur parole, ça sortait, mais ça sortait !!! La sono dégueulait son branle-bas de combat à pleins poumons, et ces aboiements de dogue enragé nous estoquaient les viscères ; voilà ! ce qui sortait c'était des sons contondants, des claquements matraqueurs, des roulements ratonneurs. Le Carnage promis incidemment par la défonce des peaux allait-il se poursuivre jusqu'à produire des lésions irréversibles de notre oreille interne, jusqu'à ce que notre calvaire s'assimile à un chemin

de croix ? Oui, oui... et les mains enfiévrées cascadaient sur les toms, giclaient sur les cymbales, nous dessinaient une sarabande infernale sous-tendue par le grondement profond que libérait la grosse caisse en proie à une agitation brownienne qu'aucun sédatif n'aurait pu apaiser.

La salle avait pris sa respiration en pressant la venue d'un chorus titanesque et, depuis, elle se laisse couler, elle glisse vers les profondeurs abyssales que lui ouvre l'apnée mais l'air oxydé brûle les bronches, écorche les gorges de ses doigts crochus : l'oxygène manque.. Alors la bastonnade se brise sur un écueil naufrageur. Et cette furieuse mêlée bantou, cette furia d'apocalypse modula soudain ses jets post-combustionnaires, prit une allure moins soutenue, se ramassa lentement sur elle-même comme pour se faire pardonner la tornade, un instant déployée, avant de se caler doucement dans un coin de la caisse claire pour s'y faire oublier. Oh là là, ce Prévotat ! Quand je pense que pour certains il n'est pas un vrai batteur de Rock ! Alors là, moi je veux bien leur concéder le droit à la déblocage pendant dix secondes, mais pas plus, parce que le gars Prévotat c'est un type qui sait tout faire, même l'impossible !

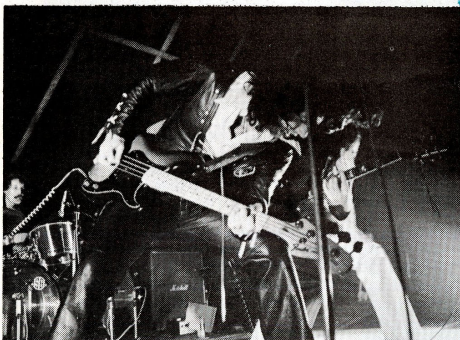
D'ailleurs, une serviette éponge autour du col, Prévotat s'est levé pour saluer en arborant le masque implacable du boxeur poids lourd magnanime pour son adversaire valeureux mais néanmoins K. O.

Dans le coin des bouseux éclate la saine allégresse, celle qui paye de tout — enfin presque. Vaincus autant que convaincus, le peuple du terroir manifeste enfin une adhésion sans retenue, signe d'allégoriques chèques en blanc : ce qu'il a fait, crénon d'dieu, pas même mes percherons n'auraient pu le faire.

Livides, comme délavés de l'intérieur par les flots de lave, plus rien à dire. Pour Magnum, dès lors c'est gagné, ils jouent sur du velours. La suite s'enchaîne sans secousse par des plages piquées de leur L. P. Coq Rock. Avec rock'n'roll nicole et l'américaine ils se permettront, pour notre plus grand bonheur, de débouler puissamment, allégés de cette appréhension du départ qui gâchait le jeu d'ensemble. Et nous verrons même, en conclusion, une superbe parodie de Status Quo mise en scène et en son par Chaland et Verbeck pliés en deux, visages crispés, pour accoucher par la bande d'un rock'n'roll saignant et du meilleur d'eux-mêmes.

Alors MAGNUM 77 : Colt Américain ou millésime champenois, arme musclée ou breuvage enivrant ? Je pense que la réponse est à reporter. A quand ? A quand Magnum aura trouvé un Vrai chanteur de Rock'N'Roll ! Mais MAGNUM veut-il être un vrai et grand groupe de Rock'N'Roll ? Là est la question.

JEAN-CLAUDE LEVEAU



Changement de personnel au sein du groupe «MAGNUM». HELIOS et dominique WIDIEZ s'en vont... Ils sont remplacés par Jeff MANZETTI (au chant ex «MEGAHERTZ») et Jean-Yves d'ANGELO (ex «VIRGILE») aux claviers. D'après Elbis COCHRAN, qui a assisté à une répétition, le nouveau groupe est fantastique.



trans-europe-express

EN CONCERT

A Rennes, ce mercredi 23 mars ne fût pas un mercredi comme les autres. Peu s'en faut ! En sillonnant la ville pour me rendre à la Salle de la Cité, très bonne salle de spectacle aux quelques 600 places, outre les affiches de Roger Mason, Sonny Terry and Brownie Mc Gee et bien d'autres, Trans Europe Express se dessinait sur tous les murs et allait bientôt donner à la salle un air de fête que celle-ci avait depuis longtemps oubliée. Un air de fête qu'ils vivent intensément chaque soir (je venais de les voir à Rouen) et, ce soir Rennes allait le partager. C'est à « Pyrana », une organisation de jeunes gens qui s'acharnent à réveiller la ville de sa torpeur latente que nous devions cette semaine d'activité et de spectacles ininterrompus. Ce qui aurait pu expliquer un nombre assez restreint de fans pour ce concert. Heureusement il n'en fût rien ! Et c'est devant une salle comble que « Bloody Mary » débuta son set de première partie. « Bloody Mary » un groupe Punk bien connu dans la région de Dinan. Ils interprétèrent des morceaux comme « No Fun » ou « Waiting for the man » ainsi que de bonnes compositions personnelles avec une énergie évidente. Dans la salle, les épingles à nourrices frissonnaient aux creux des lobes et les blousons bloutés grinçaient au rythme punktuel de la musique. Un ban de hurras répondait à chaque fin de morceaux — le courant était branché — Bloody Mary finit son gig par un bon R n' R et le public, connaisseur sut lui adresser un bravo bien mérité.

Les lumières se firent. Les roadies s'affairaient sur la scène pendant que ZZ Top dans la sono aidait les gens à prendre leur mal en patience. Il s'écoula un bon quart d'heure avant que le manager ne vienne devant le micro annoncer un : « Good old Rock n' Roll : TRANS-EUROPE-EXPRESS !!! »

Un break de batterie et déjà le train déversait son Rock à toute vapeur dont les bienfaits se lisaient sur un public d'ores et déjà hypnotisé par le spectacle qui fusait à quelques mètres devant. Moi, j'étais stupéfait, c'était encore mieux qu'à Rouen et le magnétisme de TEE, une nouvelle fois faisait son effet, vous prenait l'envie de bouger les pattes, de bouger le cul, de se lever et de participer. Car le spectacle n'est pas que sur la scène et c'est ce que TEE semble ardemment désirer, le spectacle est avec le public. La participation joue une grande part dans le show du groupe allant même jusqu'à faire monter des gens sur scène. Ils ne se prennent pas pour des stars et désirent juste passer un moment, le meilleur des moments avec vous, avec nous. Ici, pas d'exhibition, pas de démonstration mais un besoin intense de communication qui touche invariablement au but. Parce que voir TEE sur scène c'est comprendre immédiatement qu'ils jouent pour le public et avec le public en donnant à force de sueur et de musique le meilleur d'eux-mêmes. Comme à Rouen le premier morceau fût accueilli par une salve de hurlements et lorsque Gilles Adam après un monstreux « oui » qui répondait à son : « Tout le monde va bien ? » hurla à son tour : « Alors Debout ! » personne ne se fit prier, y compris moi-même, pour se hisser sur les fauteuils, se ruer devant la scène, ou bien descendre du balcon afin de mieux participer à la fête du Rock n' Roll que TEE nous offrait. Le riff de « Get out of Denver » rugit soudainement et c'était reparti pour un tour. Des morceaux du premier album, d'autres de celui à venir, des reprises comme « California Sun », « the Hunter », « Going Down » s'enchaînèrent entrecoupés des avis de Gilles Adam échangés avec ceux du public. TEE sur scène fait vraiment plaisir à voir ; le sourire



est sur toutes les lèvres, même si la sueur trempe les vêtements et le visage, la volonté, le plaisir et l'authenticité du groupe font foi. Et même lorsque Hervé Rozom... le guitariste lors d'un chouis se roule sur scène sans aucune pudeur, nulle trace de frime. Tout coule de source avec la violence, la hargne de la musique. Michel Pitton le bassiste court dans tous les coins, Boum-Boum qui nous sera présenté plus tard lorsqu'il se précipitera vers Gilles, délaissant sa batterie pour venir chanter un refrain, s'acharne sur ses tons en grimaçant furieusement et un Rock n' Roll juteux à souhaits, carré fait vrombir la sono à s'en faire retourner plus d'un dans sa tombe. Puis, c'est « All Right Now » que tout le public reprend en chœur et les trois rappels qui finiront de nous épuiser tout autant que le groupe. TEE est un grand groupe et il ne faut guère être prophète pour savoir que sous peu ils iront rejoindre Little Bob en tête de file du Rock Français. En sortant j'entendis un jeune kid dire à sa nana : « Ils ont vraiment une place énorme à prendre » c'est comme si c'était fait, c'est comme si c'était fait.

Elvis Cochran



HAUTE TENSION

jacques barsamian



« Il y a des jours où l'atmosphère est sous pression, l'énergie doit se libérer. C'est la raison pour laquelle cet album se nomme Haute Tension. C'est un amalgame de vibrations engendrées par un groupe de musiciens et d'amis qui ont littéralement éclaté les morceaux. Le mal a d'abord rongé le Rock-Critique Jacques Barsamian ». Ces phrases figurent sur le verso de sa quatrième série de « tentatives » :

Haute Tension est le titre d'un 33 tours condensé. Six titres se partagent les deux faces. Six titres spontanés, directs à l'image de leur créateur, et aussi concepteur de ce disque: Jacques Barsamian. Haute Tension est sur le marché, branchez-vous.

« Nous n'avons voulu faire ni un disque rétro, ni à l'autre extrême une super-production. Nous avons conservé les textes et les musiques tels qu'ils m'étaient venus à l'esprit. C'est à dire spontanément, sans artifices et ça j'y tiens. Quand on est devant un micro en studio, on perd son naturel. On est obligé de chanter la même phrase dix fois de suite pour que ce soit parfait: le son, la prononciation, le rythme, etc. C'est un véritable travail de laboratoire. Au bout d'un moment, on oublie les sentiments premiers qui ont incité à écrire telle ou telle phrase. »

La spontanéité, c'est une des qualités qui caractérise le personnage Jacques Barsamian, car c'est un personnage. Beaucoup d'entre vous associe son nom à la presse Rock. Pensez donc, sa signature apparaît pour la première fois dans les colonnes de Disco-Revue, le tout premier magazine français consacré aux adolescents à travers la musique, le tout premier magazine de Rock. L'académie de Paris ne lui avait même pas encore décerné son Baccalauréat. Il écrivait ses papiers entre deux cours de Philo au Lycée Jean-Baptiste Say. Au grand émoi de son prof Jean-François Revel, bien connu des milieux politiques et philosophiques. Quelques années plus tard, le temps de quelques articles pour Salut Les Copains, il participe activement à la mise en orbite de Rock et Folk, puis à celle de Pop Music, le seul hebdo musical à avoir résisté plus de quelques semaines. Il collabore également à Europe 1, France Inter, RTL, RMC, TF1 (pour Point Chaud) et Antenne 2 (Un Sur Cinq). Gérard Klein est battu. Et pourtant question employeurs, l'animateur aux belles bachantes...

Jacques Barsamian écrit dans Extra et Gold. Sa signature apparaît aujourd'hui dans Rock 'n' Roll Musique et dans Discobox, un magazine professionnel consacré à la Discothèque. Il est également co-auteur avec François Jouffa de « Johnny Story » et « Stones Story », deux excellents ouvrages publiés aux Editions de France. Comparez votre carte de visite... D'ailleurs Jacques n'a pas fait agrandir la sienne pour y loger toutes ses références. D'abord nul besoin de cartes de visite. Et Jacques reste insensible aux honneurs. S'il avait voulu...

La seule chose qui compte, c'est de prendre son pied. Il a la chance d'avoir une profession qu'il aime et qui lui permet de rester attaché à sa passion: le Rock. Les Beatles, les Rolling Stones, Chuck Berry, Little Richard, Jimi Hendrix, James Brown, les quatre Who, Yardbirds, Stephen Stills, Jerry Lee Lewis, David Bowie, Johnny Hallyday, Michel Polnareff, Eddy Mitchell, Dick Rivers sont quelques uns des interlocuteurs de ses nombreuses interviews. Jacques possède un sens inné pour s'intéresser de près aux artistes qui deviennent plus tard de grands noms. Tenez une anecdote comme ça en passant. En 1963, il interviewe les quatre Beatles au tout début de la Beatlemania et propose son entretien à un grand magazine de jeunes de l'époque. On lui a répondu: « Les groupes anglais ne marcheront

pas. La preuve: les Français n'ont tenu que deux ans. Ils se sont séparés ». Sans commentaire.

Au mois de septembre 1969, Jacques organise les rencontres de Pop Music qui se déroulent dans le cadre du Salon de La Radio. Il réunit les meilleures formations de la seconde vague des groupes français: Variations, Triangle, Zoo, Martin Circus, Holly Guns, Alan Jack Civilization. Personne ne les connaissait. Notre Rock-critique a toujours défendu les musiciens français à travers de nombreux articles: des Variations à Bijou en passant par Ange, Alice, Dynastie Crisis, Little Bob Story, etc. Parfois il est le premier à les défendre. Pourquoi? Par goût tout simplement. Jacques ne fait jamais rien en contradiction avec ses goûts.

C'est par goût aussi qu'il s'occupe de Vince Taylor en 1966 et 1968; « Vince n'est pas toujours un garçon facile à vivre bien qu'il soit très attachant. A chaque fois que je lui trouvais un gala, je me demandais comment les choses allaient se passer. Il était capable du meilleur comme du pire. Dans ses meilleurs jours: c'était le plus grand.

A partir de 1970, je me suis occupé de Quo Vadis, un excellent quartet français, qui se fit une certaine renommée en enregistrant « A Descendre Cette Rivière » pour Atlantic. Mais avant d'enregistrer, Quo Vadis était un trio fantastique. Si je devais faire une comparaison, je choisirai Bijou qui, à mon avis, est le meilleur groupe de R'n'R français actuellement. Je regrette un peu Quo Vadis première époque. C'est-à-dire Serge Doudou, basse, Jean-Pierre Hipken, guitare, et Jean-Paul Mercier, batterie. Le trio a fait une fabuleuse tournée d'été en 1970. C'était un véritable délire presque à chaque concert. Et puis, Jean-Pierre, influencé par sa femme, a décidé d'abandonner la musique. C'est vraiment dommage. »

Vous comprenez pourquoi Jacques à force de rencontrer et d'interviewer les uns, de parler et de défendre les autres et de s'occuper des troisièmes, décide de sauter... Et enregistre son premier disque en 1971: « Mauvaises Pensées » (Byg): « Un jour en allant à Londres, je me suis retrouvé au milieu d'une dizaine de filles complètement déprimées. Certaines pleuraient. J'ai compris et je suis resté angoissé tout le week-end. Je n'arrêtais pas de me répéter: « Pourquoi les filles n'ont-elles pas le droit de faire l'amour comme nous?... Pourquoi cette injustice de la nature? Et pourquoi cette injustice de la société qui interdit l'avortement? » J'avais sur ma platine « Under The Moon Of Love », un ancien succès de Curtis Lee. J'ai associé ma rébellion et mon désespoir au rythme de ce titre et je l'ai enregistré sur cassette. Un producteur de mes amis, Patrick Gandolfi est passé à la maison quelques jours plus tard. Il savait que j'avais toujours rêvé de faire un disque. Je lui ai suggéré d'enregistrer une chanson en faveur des droits de la femme. Patrick a écouté ma cassette, a transformé la mélodie et avec François Jouffa nous avons conçu un texte à partir de mes idées. J'ai tenu, au cours de l'enregistrement, à avoir une rythmique à la « Instant Karma », à la « Power To The People » de John Lennon. J'ai chanté en direct sur cette rythmique. « Mauvaises Pensées », de tous mes disques, est celui qui est passé le plus souvent à la radio. »

Sur sa lancée, Jacques Barsamian enregistre deux nouveaux simples 45 tours. Le second « Donnez Nous La Paix » (« Ballade Pour Un Amour » sort chez Decca en 1972. « Je me promenais avec une amie dans le quartier de St Germain Des Prés lorsqu'une cinquantaine de CRS nous tombe dessus. J'ai crié, ulcéré par ce régime policier: « On ne veut pas crever, foutez nous la paix ». La fin de cette phrase est devenue « Donnez Nous La Paix » sous la plume de François (Jouffa). J'avais une mélodie dans la tête comme cela

m'arrive souvent. Je l'ai redonné à Serge Doubou, à l'époque bassiste de Quo Vadis. Il l'a retravaillé et j'ai enregistré le résultat avec Dynastie Crisis, alors musiciens de Polnareff. Une nouvelle fois, l'influence Lenno-nienne laisse son empreinte dans ce disque. Surtout au niveau du thème. Son premier disque solo s'appelait « Give Peace A Chance ». J'ai beaucoup d'admiration pour lui. Ceux qui se permettent de le dénigrer n'ont rien compris. Lennon s'exprime avec des mots simples. C'est là sa force et son talent. Pas besoin de grandes phrases et de mots recherchés, voir pédants pour transmettre aux autres ses sensations et ses sentiments. Le vrai Rock n'est pas une musique cérébrale. Je préfère écouter un chanteur, un orchestre faire des fausses notes en émettant des vibrations plutôt qu'un groupe parfait, mais froid. Le Rock transmet la chaleur humaine et lui permet d'exploser. Haute Tension, c'est cela. Je suis constamment sous tension et j'ai besoin d'éclater. Je préfère conserver mes textes tels qu'ils me viennent à l'esprit au lieu de les retravailler avec un dictionnaire. Je conserve toujours mes premiers jets. Je préfère rester nature. Je me suis toujours conservé cette règle en écrivant mes articles. La grande qualité du Rock est sa spontanéité. Pour moi ce n'est pas seulement une musique de danse. Je suis, d'ailleurs, incapable de danser le Rock. C'est avant tout un moyen de s'exprimer sur les plans humains et social. J'ai toujours fait des chansons avec l'espoir secret qu'elles seraient un jour chantées dans la rue. C'est un de mes rêves ».

Le Réve est le thème de son troisième disque : « Révons » / « Rock'n'Roll Dream » (Butterfly 1973). Bien qu'il soit son morceau préféré, les titres de Haute Tension exceptés, « Révons » n'est pas une réussite commerciale.

Je le place en tête de tous mes titres uniquement sur le plan production. Patrick Gandolfi, Paul semama et mon vieux copain Alain Suzan m'ont vraiment aidé à Hérouville où j'ai enregistré ce disque. J'ai écrit « Révons » en un quart d'heure sur un bout de papier dans un autobus. Je me suis aperçu plusieurs mois plus tard que Lennon m'avait inspiré à nouveau, mais inconsciemment cette fois. « Révons » rappelle « Imagine »...

Outre l'ancien Beatle, Jacques Barsamian voue une grande admiration pour Little Richard. « C'est véritablement mon idole. C'est pour moi le précurseur du Rock violent. L'un de mes meilleurs souvenirs est le reportage que j'ai fait sur et avec Little Richard. Et là je remercie Moustique qui m'a permis de mieux le connaître lors de sa tournée européenne il y a deux ans. Il est dommage que Little Richard n'ait plus aux yeux du public la place de Super Vedette qui devrait être la sienne. »

En France Johnny Hallyday reste l'interprète de Rock préféré de Jacques. « C'est un personnage fascinant, un garçon qui gagne à être connu. C'est un Showman incomparable sur scène, une vraie bête. Dans la vie, en tête à tête, on se rend compte qu'il est plus humain, plus malin qu'on ne se l'imagine. Je l'ai connu grâce à Lee Hallyday et à Long Chris. C'est d'ailleurs lorsque ce dernier écrit des textes pour Johnny comme « Je Suis Né Dans La Rue » que rock français prend toute sa signification, sa véritable dimension ».

Autre personnage qui passionne Jacques Barsamian : l'anglais Dave Edmunds, auteur, compositeur, musicien, chanteur, producteur et directeur de studio. D'ailleurs notre Rock-critique rêve d'enregistrer sous la direction de Dave Edmunds. Le seul problème, c'est la question finances. « J'aurais très bien pu le faire si un certain monsieur directeur d'Extra et de Gold m'avait réglé les sommes énormes au total qu'il me doit pour les articles que j'ai écrit dans ses revues. J'avais envie d'enregistrer un quatrième disque, mais beaucoup plus pour le « fun » comme disent les canadiens. Pour m'amuser. Au début, c'est vrai, j'étais un chanteur frustré. Mais ça m'a passé. J'ai conscience de mes possibilités et je ne me prends plus au sérieux. J'ai enregistré « Haute Tension » avec un groupe d'amis. C'est pourquoi ce disque est beaucoup plus une réalisation collective que la quatrième galette de Barsamian ».

C'est dans le studio huit pistes du Chesnay que Haute Tension est concocté et réalisé en une semaine, mixage compris. Palmer, le guitariste de BILOU, Serge Doubou, le bassiste de Rock'n'Roller et Luc Bertin, l'ancien claviériste du Poing et d'Alice sont les arrangeurs de ce mini 33 tours.

J'ai essayé d'approcher avec eux le plus possible de la forme de Rock'n'Roll que j'aime avec les trois morceaux écrits en anglais. « High On Rock » allie l'énergie sauvage des années 50 à la technique des années 70. « Be Careful Little Girl » raconte l'histoire d'une petite provinciale prise au piège de la grande ville. Nous l'avons conçu dans l'esprit de ce que faisaient des groupes comme les Pretty Things de Phil May. Mon confrère Jean-William Thoury m'a suggéré en studio de créer un Rock avec le son des années 50. Avec Palmer, nous avons accouché « My Gal Is Gone », le troisième morceau de cette face ».

La face en français commence avec « Pour S'éclater » qui est la suite logique de « Révons ».

« J'ai toujours rêvé de l'union de tous — chanteurs, musiciens, journalistes, etc. — rassemblés par un même idéal : le Rock. Ça ne s'est jamais réalisé. Et un soir, j'ai fait écouter quelques unes de mes chansons à un ami qui travaille dans une maison de disques. Il m'a dit qu'elles étaient toutes merdiques. J'étais à la fois effondré et en colère. Je lui ai écrit plus tard : « Mieux vaut rêver que critiquer ». Je suis rêveur, et lui passe une bonne partie de son temps à critiquer les autres, attitude qui n'est pas des plus positives. C'est pour lui et tous ceux qui n'ont pas réalisé mon but — utopique, j'en conviens — que je commence « Pour S'éclater » par cette

phrase : « Peu importe ce que diront les gens, qu'ils soient d'accord ou bien médisants... »

« Pour S'éclater » à l'origine devait être intitulé « Fais La Fête ». Jacques du se passer de ce titre pour des questions de droits d'auteurs. Damage car il représente bien son idéalisme. D'ailleurs chacun des titres français est un peu un morceau de Jacques lui-même. Il écrit toujours ce qu'il pense et ce qu'il ressent au plus profond de lui-même. Sa sensibilité est toujours à vif. C'est cette sensibilité qui le rend très attachant. Ne parlons pas non plus de sa générosité. Et lorsque les coups deviennent durs, la chute n'en est que plus violente. « J'ai eu plusieurs grosses dépressions dans ma vie. » J'ai écrit « Ballade Pour Un Amour », « Anne Rosy et Martine » et « Retrouverai-je Le Sourire » au cours de celles-ci.

J'ai souvent été très amoureux. Trois filles m'ont beaucoup plus marqué : Anne, Rosy et Martine. Lorsque cette dernière m'a annoncé qu'elle me quittait pour partir aux Etats-Unis, j'ai eu l'impression que le livre de ma vie, du moins de ma vie sentimentale s'achevait. J'ai alors écrit trois tableaux, trois souvenirs qui me rattachent à elles. C'est ces trois instants de bonheur que je raconte dans cette chanson ».

Quand à « Retrouverai-je Le Sourire », c'est probablement parce que j'ai mis ces mots sur le papier que je suis encore là aujourd'hui. C'est terrible lorsqu'on se retrouve au creux de la vague d'apprendre que la fille que vous aimez vous abandonne. Tout s'écroule autour de vous. J'avais besoin d'exposer cette détresse pour me rassurer et reprendre le dessus. Aujourd'hui les trois premiers disques de Jacques Barsamian sont devenus des pièces de collection. « Mauvaises Pensées », par exemple, change de mains pour le double de son prix original. Les deux autres deviennent pratiquement introuvables. Haute Tension et ses six titres calibrés au format 17 cm en 33 tours, restera un tirage limité, et ne sera jamais réédité. C'est le premier « garage record » français.

Un jour peut-être, Jacques Barsamian réunira tous ses enregistrements après un remixage sur un album « J'aimerais l'intituler Tentatives ». Pourquoi ? « Rien n'est parfait, surtout à mon stade. On peut toujours s'améliorer ». Au fait, je ne vous ai pas dit : Jacques Barsamian est lucide.

LEE WANDA.





POUR LE BLUES ELARGI DE BENOÎT ET LE ROCK'N'ROLL DE TOUT LE MONDE.

Moi, je suis comme Michel Bourne, je n'aime pas le rock punk. Entre cette mode tapageuse et moi, il y a incompatibilité de fond. Ce sentiment me viendrait-il de ce qu'il n'a pas la vertu de me « toucher » ou bien de cette part d'exaspération aveugle et inquiétante qu'il a enfanté depuis peu, nauséabonde diarrhée verbale dégoulinant d'un extrémisme l'autre, au confluent des pires partis pris ?

Gratuite, la polémique me hérise la couenne ; écumante et viscérale, elle me refoule vers les vertes pâtures de la réflexion. A sa façon, et pour ce qui nous concerne, elle me rend musicalement parlant écologiste et m'incite à préserver mon environnement sonore.

Je n'ai rien contre la critique en soi si elle se propose d'éclaircir le débat et de ménager des espaces où construire. Mais si critiquer se résume à penser — à se dépenser —, sur la pensée d'un autre avec comme unique fin le soul de la mettre en pièce, le cas du polémicien est clair : détruire ! sous-entendait-il en dégainant ses états d'âmes ravageurs. Et de se planquer entre les pages de Rock'n'Roll Musique comme on se blottit dans les jupes de la Mère — toujours bonne mais aussi toujours conne, comme on le sait —, pour cracher impunément son âcre venin sur la peau et les « papiers » de quelques types entièrement libres de se situer en regard de ce qu'ils apprécient ou non. Et si se définir c'est aussi s'engager et se découvrir, je conçois, se faisant, qu'on prenne des risques face aux cocus du courage qui confondent tripe avec farine de son ?

Cette lettre à Michel Bourne, R'N'R Musique aurait dû la renvoyer à son expéditeur qui — lui, la devait à Rock and Folk à défaut de la présenter en main propre à son destinataire. Certains punkistes n'auraient-ils pas le sens des convenances ? Et de la libre pensée ?

Si Bourne écrit qu'il est végétarien, va-t-on voir le syndicat des bouchers et charcutiers réagir, se liquer contre lui, le sommer de démentir et, au cas contraire, l'envoyer devant un tribunal d'exception ? Allons, allons, dans quelle fantasmagorie concentrationnaire nous embarquerait-ils si l'on ne disposait d'un excédent de lucidité mise de côté au cas où !

Bourne n'aime pas le rock punk, et alors ? Je n'aime pas le rock punk et alors ? Alors je l'écris comme je le pense, c'est tout. Bourne et ses copains ne parlent pas des groupes punks — la tendance semble s'inverser, mais quel fait fait ta ironie ? —, et alors ? N'a-t-on pas le droit de préférer en fonctions de critères aussi définitifs que révisables la « qualité » à la « médiocrité », d'apprécier au juste poids des mots qui fait de la « bonne musique » et qui n'en fait pas ? En un mot, certains punkistes auraient-ils peur de la triste vérité ?

Alors, usant de ce qui lui apparaît être son droit, brûlant de pugnacité, le polémicien néglige l'ensemble pour s'en tenir au particulier, accumule les citations qui, on le devine, l'ont atteint au tréfond, recense les textes qu'il ont blessé et, en désespoir de cause, brasse le tout pour s'en faire un oreiller de misères. Certains punkistes auraient-ils des tendances masochistes ?

Que l'on ne s'y trompe pas : même s'il ne laisse transparaître de perspectives qu'imparfaitement définies, une ligne de conduite mal assurée ou une souplesse générale doublée d'une fébrilité de bon aloi, un canard n'est pas à la botte du premier éructeur venu. Sa tâche ne tient pas toute dans la souveraine application de l'apologie à tous les genres faciles selon un certain degré d'urgence et de visées promotionnelles. Qu'on se le dise ! Car il est loin le temps où, en deux coups de cuillère à pot, on changuera en « Star » un pitoyable et laborieux gratteur de banlieue : certains punkistes ignoraient-ils qu'un canard, à défaut de déformer les opinions tenues, avant tout, d'informer l'opinion ?

Ainsi, après Bourne et quelques autres, vais-je finir sous les crocs acérés de la logique punk. Victime consentante et pantelante offerte à la vindicte de ces demi-soldes de la rock-music. Je me suis promis à un « quel con » promptement attribué et, pour ma part, attendu avec impatience : car s'il est vrai qu'on est toujours le con de quelqu'un j'aime autant être celui d'un punkiste et, le cas échéant, lui laisser en trompe-la-faim

Benoit Leveau boy

l'ectoplasme de mon ombre pour assouvir entre malins une somptueuse et délectante marée. Par ces temps de forte morosité, j'ai besoin d'anti-déprime.

Cela dit, ici comme ailleurs l'excès en tout parsème de conséquences néfastes une actualité appauvrie qui souhaiterait, peut-être, un supplément de diversité plutôt que de se cristalliser autour du punk. Accaparer l'attention au point de la détourner de certains centres d'intérêt autrement plus attractifs revient à « censurer » des gens, des groupes qui, dans leur coin, innovent, inventent une musique à la mesure de leurs moyens et de leur talent. C'est ce à quoi j'ai tenté de remédier — en ce qui concerne Benoit Blue Boy — par l'interview qui va suivre.

1 — L'ITTINÉRAIRE ONDOYANT DE LA MÉMOIRE.

On s'est levé de bonne heure tous les deux. Avec beaucoup de mérite. Ici, dans cette ferme qu'il habite, à l'écart de tout, à l'écart du jour, la nuit se vit au jour le jour, pleine et chaude, comme pour affirmer que sur la musique le soleil ne se couche jamais. Et hier soir, cette intensité nouvelle qu'insufflait l'arrivée de Léon me laissait entendre tout le bien fondé de la vision : ici, la nuit cesse d'être un espace mort dans lequel le sommeil réinvente l'attente.

Et ce matin il faisait bon d'être là à siroter un fort café crème, à savoir que les enfants avaient rejoint l'école, à entendre les bruits familiers que sème la ménagerie — Oh Poppy ! pourrais-je dire tout le bien que je pense de tes tartes à la mirabelle ! —. Le magnéto-cassette entre nous deux, ne restaient plus que Benoit et moi, lui, sur le point de parler, prêt à tout capter.

J.C. Leveau — Benoit, non musicien, je saisis assez mal les rapports d'intimité qui lient le musicien à son instrument. Entre toi et l'harmonica, ça se passe comment ?

Benoit — l'harmonica, c'est d'abord un truc que tu tiens facilement entre tes doigts. Et ce qui me lie à lui, c'est le SOUFFLE. C'est la respiration, c'est la VIE. C'est l'instrument avec lequel tu limites la voie humaine et les bruits qui t'entourent. Il y a des guitaristes de blues extraordinaires qui y arrivent aussi, mais avec l'harmonica c'est plus facile parce que c'est le souffle. Tu peux jouer de l'harmonica pendant des heures si tu joues sur ton souffle inférieur, et si t'as envie tu joues toute la vie, comme tu parles, tu souffles, t'aspirez et ça dure aussi longtemps que tu veux.

J.C. Leveau — Quand tu parles de guitaristes qui, sous leurs doigts, font jaillir des sonorités qui appartiennent — n'ayons pas peur des mots — à l'ordre du vivant, est-ce que tu penses à Roy Buchanan ?

Benoit — Roy Buchanan c'est un type très spécial. Tiens ! je vais te raconter un truc. La première fois que je suis arrivé à New York, j'ai ouvert la télé et je suis tombé sur une émission consacrée à Roy Buchanan : je me suis pris un de ces coups ! Enregistrée avec l'orchestre de Johnny Otis, c'était vraiment superbe. Ensuite je suis parti à travers les U.S.A. et, un an après, avais à rentrer, je retourne à New York. Là mon premier geste c'est d'allumer la télé et je tombe sur la suite de cette émission... Roy Buchanan c'est un type de la campagne et un fantastique technicien de la guitare avant d'être un bluesman. C'est un type qui a dépassé la guitare ; quand tu le vois jouer, c'est insensé ! Il ne joue pas sur les cordes, que sur le manche mais il joue aussi avant le manche et après le manche, d'un bout à l'autre de la guitare.

J.C. Leveau — Quand as-tu commencé à jouer sur scène ?

Benoit — Dans les années 62, 63, tout le monde jouait au Golf Drouet. Moi j'allais dans les boîtes avec des orchestres montés au hasard de la route, un peu comme faisaient à la même période Mick Jagger et les Rolling Stones.

J.C. Leveau — Et tes expériences dans les bases américaines ?

Benoit — Ça C'était vers 66, 67. A l'époque il y avait tellement de bases... On jouait surtout à l'U.F.O. sur les Champs Élysées. C'était pas vraiment le blues, plutôt la musique Chicago des années 60 : Chuck Berry, Bo Diddley...

J.C. Leveau — Puis vient la grande période des groupes... Ton premier groupe c'était Tribu.

Benoit — Non, mon premier groupe s'appelait « Penny Less Band ».

— Que sont devenus les membres qui le composaient ?

— Comme on tendait vers le Jazz, j'ai joué avec Vander. Ouais, j'avais Vander à la batterie... tu vois... rires... mais il n'est pas resté longtemps, et puis il y avait Effira à la guitare. Guy Effira c'est le premier guitariste avec qui j'ai joué, mais Effira maintenant... il a été avec Mitchell pendant un bon moment... Et l'année d'après, je suis tombé sur la fille avec qui il vivait et qui allait en classe avec Stella — la fille qui chantait des trucs suvergnats —, la femme de Pezner. Pezner ne jouait plus — c'était juste avant qu'il ne fasse son service militaire —, on s'est branché tous les deux sur le blues et on a monté un groupe : « La Sounder Traffic », avec J.F. Leroy, le batteur à Martin Circus à leur début. Guy Effira à la basse, Pezner à la guitare et moi qui chantais et jouais de l'harmonica.

A cette époque les premiers 33 tours de Mayall étaient sortis et on jouait Freddy King, Albert King et dans les clubs les gens ne comprenaient pas trop bien. Ils vivaient la grande vogue de James Brown et nos trucs passaient très mal.

Malgré tout, quelques guitaristes s'étaient mis à jouer le blues, des gens comme

Fanen, et on passait des nuits entières à attendre la fermeture des boîtes comme le Bus Palladium pour assumer la relève et balancer des bœufs mémorables à tous ceux qui avaient envie d'entendre autre chose pour s'écarter.

— Le public du Bus, comment prenait-il ça ?

— A 4 h du mat, ça posait pas trop de problèmes — rires —, ça allait, restaient tous les mecs qui s'étaient allumés au bar et ceux qui voulaient participer à la fête et au besoin la créer.

— Ces nuits du Palladium, bien sûr, ça n'a duré qu'un temps !

— Ouais. D'autant que tout le monde voulait monter des groupes. Le nôtre était tout récent et comme il n'y avait pas de boulot pour nous en France, on est parti en Algérie faire une tournée des casinos. On jouait là-bas comme un orchestre de bal, mais tout en faisant du blues. Commencée à 16 h, la soirée finissait à 4 h du mat. sans s'arrêter, sans descendre de scène. C'est là qu'on a appris le métier, Pezner, Jean François et moi. Comme il fallait bien faire autre chose que le blues, c'est-à-dire des cha-cha, des sambas..., on changeait juste le rythme du blues et sur les trois accords on faisait danser n'importe quoi aux gens : ils n'y voyaient que du feu.

On est rentré en France après ces trois mois de tournée : c'était en 68, juste après les événements. J'ai alors monté en compagnie de J.P. Auffredo et de Sylvain Duplan un nouveau groupe : Wild Free. C'est ce qui est devenu Allice par la suite. Ça avait bien commencé pour le blues, puis, ils ont voulu entreprendre autre chose, alors je suis parti. J'ai rompu avec la musique, je me suis arrêté pendant deux ans, ce qui m'a permis de passer un C.A.P. de carreleur... — ouais ? Ouais...

— Ensuite...

— Dans les années 70/71, je suis venu ici, à la ferme. A l'époque il y avait trois groupes : celui d'Alan Jack avec Fontaine et Moumousse à la guitare (Allan Jack Civilisation), un groupe de blues — le mien —, et un autre en plein dans le rock. C'est ici qu'a lieu ma rencontre avec Patrick Verbeeck (de Magnum) et Poppy. Dès lors, on n'a pas arrêté de travailler ensemble, Patrick et moi, jusqu'à l'année dernière.

On a vu défiler tous les groupes à la ferme. Ils quittaient Paris devenu invivable afin de répéter dans le studio. L'atmosphère de la communauté attirait les gens : imagine ! 40 personnes à vivre ici en permanence ! Pour la musique ça marchait bien mais pour le reste, un vrai caravansérail !

Alors on a décidé de partir, de s'installer en Bretagne pour y monter « Tribu ». Là, on a eu le temps de sortir 2 45 Tours ; puis je me suis marié avec Poppy avant qu'on ne se tire aux U.S.A. tous les deux.

J.C. Leveau — Ce qui a provoqué ton départ, c'était l'attrait des grands espaces, ce côté flamboyant du mythe du nouveau monde ou le désir de remonter aux sources du blues ?

Benoît — un peu tout ça, mêlé, malaxé, bref l'envie du neuf. Je pensais que les gens en France, tournaient en rond et, je voulais m'éviter de rebascher à mon tour, de me faire avoir par la routine, alors j'ai résolu de changer d'air et d'aller loin. Aux U.S.A. j'ai, bien entendu, rencontré pas mal de grands bluesmen. Dans le Sud, c'est très difficile parce que les gens sont très méfiants. Si tu demandes l'adresse d'un type on refuse de te le donner ou alors ils « ne connaissent pas » parce qu'ils imaginent que tu viens pour l'embarquer, le descendre ou tout un tas de trucs inimaginables. De ce point de vue là, la Californie est plus ouverte, par exemple. Là-bas, dans une boîte, tu viens voir et entendre Albert King deux ou trois soirs d'affilés et le quatrième tu grimpes sans problème sur la scène pour faire le bœuf ailleurs c'est impensable.

J.C. Leveau — Si je consulte ta discographie (2000 albums, une paille !) j'ai bien du mal à déterminer, en dehors de l'influence globale venue de tous les horizons du blues, où se situent tes racines, le chanteur dont tu te sens le plus proche ?

Benoît — Mon premier tripp c'est Jimmy Redd. Quand il est mort j'ai pris « droit », phénoménal. D'ailleurs on joue toujours un ou deux morceaux de lui chaque fois qu'on se produit quelque part. Mais Jimmy Reed, avec Eddy Taylor à la basse, c'était quelque chose ! Sa musique est une espèce de boogie dans lequel il raconte ses histoires assis sur sa chaise, tranquille, et tu écoutes ça avec l'impression très forte que ça n'avance pas et pourtant ça tourne, ça tourne, ça tourne...

C'est une phrase de boogie que tu ressens comme immobile dans l'immédiat alors qu'elle l'emporte et te dépose bien loin du point de départ.

II — L'ACTUEL, LE ROCK EN GENERAL ET LE BLUES EN PARTICULIER.

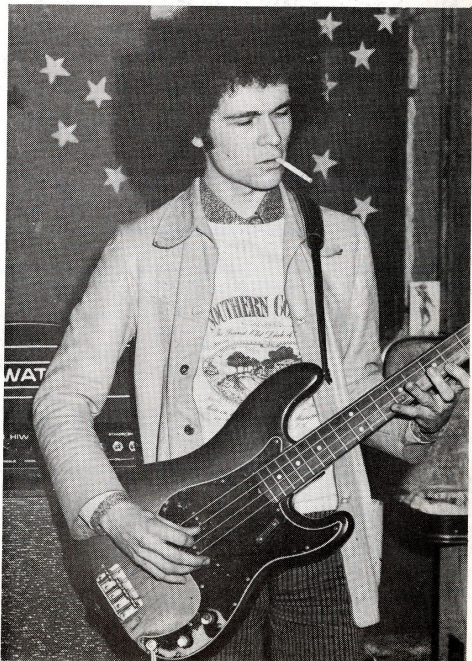
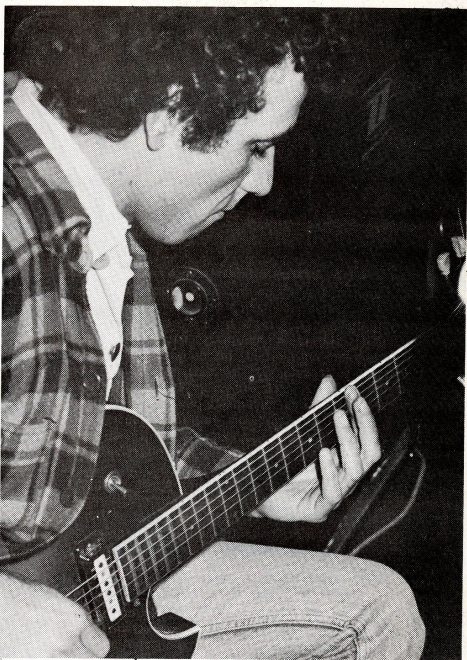
J.C. Leveau — Qu'est-ce que tu penses de tous ces groupes qui chantent en anglais en plaçant en avant l'universalité de la langue, alléguant l'impossibilité de chanter le rock en français — problème de mal-sonnance selon leurs dires ?

Benoît — C'est pas vrai tout ça ! C'est ce que je te disais hier soir, ça tient à une question de paresse. C'est une histoire de courage : c'est parce qu'ils n'ont pas le courage de chanter en français ce qu'ils chantent en anglais. S'ils chantaient en anglais, c'est juste pour sortir de l'ENERGIE, car souvent les trucs sont n'importe quoi. S'ils chantaient en français ils feraient des efforts pour écrire les textes et sortir des histoires qui tiennent debout. Et en plus, les mecs ne seraient pas en train de pleurer parce qu'ils ne peuvent pas enregistrer des disques. Si les groupes de rock'n'roll français chantaient tous des textes en français, ils auraient tous des disques sur le marché, il y en aurait plein, il y aurait des dizaines de 45 T. que t'entendrais tous les jours à la radio.

Mais non, les mecs font la gueule, ils pleurent en disant : « Ouais, ils veulent pas qu'on enregistre des disques ! Moi je te dis que c'est normal qu'on ne veuille pas, en France, enregistrer les groupes de R'n'Roll français qui chantent en anglais ! Je ne vois pas l'intérêt ! et je comprends les producteurs qui préfèrent les disques américains : ça revient moins cher et puis c'est cent fois mieux ! »

J.C. Leveau — C'est aussi mon point de vue d'autant qu'il y a eu de bonnes choses de faites en français ; tient, prend le « Louise » de Pagliaro, c'est un bon exemple, non ?

Benoît — oui, le « Louise » Pagliaro c'est vraiment super, mais en Louisiane, par exemple, il y a ces groupes, de super groupes, il y a plein de jeunes groupes et ils chantent tous en français, comme dans les disques de Clifton Chénier que je t'ai fait écouter hier soir. Tiens, un soir j'ai flashé comme une bête, j'entendais un type, je ne sais plus trop bien comment il s'appelle, je crois que c'est Zachary — en effet (on a du po) Zachary Richard sera passé, à l'heure où vous lirez ceci, à Paris accompagné par son groupe « Le Bayou des Mystères », tout ça pour vous montrer que tout se rejoint au moment où il le fait —, et je venais juste de quitter le studio et tout à coup ce truc à la radio, exactement semblable à ce qu'on venait de faire dans le studio ! Tu vois, c'était le même truc avec un batteur, trois guitaristes et Zachary qui joue de l'harmonica et qui chante ; là, il faisait un blues en français vraiment extraordinaire et je me suis dit : « Merde ! qu'est-ce que c'est que ce truc ! » J'étais sidéré de voir qu'un type, à cinq mille bornes d'ici, faisait la même musique que moi.



J.C. Leveau — quel est le groupe le plus connu en Louisiane ?

Benoît — Je crois que le groupe le plus connu de la Louisiane, bien qu'il chante en anglais, c'est Creedence Clearwater. Si tu demandes à Fogerty quels sont ses chanteurs préférés, c'est Wailing Wolf, Muddy Waters, Bobby Blunt, Little Richard, la musique noire. Creedence a marché parce qu'il avait un son très spécifique, ça avait le son bluesy de la Louisiane. Ça ne sonnait pas comme un groupe de R/N/R, pas comme les autres groupes de Rock/R'n'Roll américain en tout cas, le son était influencé par le blues et le country et c'est ce qui faisait la différence.

J.C. Leveau — On pourrait peut-être parler de ton disque. Son élaboration suffisamment avancée pour qu'on en parle puisque je crois même savoir qu'il se termine. Alors ?

Benoît — Je vais te dire : je n'aime pas prévoir le futur. J'ai tendance à croire que les événements n'aiment pas être bousculés. Et je vais te dire, l'expliquer un autre truc : ce qui compte ce n'est pas ce que tu FAIS, c'est ce que tu SE PASSE quand tu FAIS quelque chose. Tu vois ce que JE VEUX DIRE ? — Ouais — Et pour la musique c'est PAREIL : ce qui compte ce n'est PAS ce que JE JOUE, c'est ce que se passe lorsque je joue. Le disque va sortir, un disque que j'ai voulu, que j'ai créé, ce qui m'intéresse, c'est ce qui va se passer dès le moment où il sera sur le marché. Et ça, je ne peux pas prévoir ; mais je vais me servir de tout ce qui va se passer autour du disque, pour voir et pour qu'il se crée quelque chose, pour que ça avance.

Je ne sais pas s'il va emballer des milliers de gens, mais je l'ai fait pour ça, pour qu'un tas de gens se retrouvent branchés sur cette musique et viennent nous écouter.

J.C. Leveau — En effet, le disque représente ton état d'esprit, reflète votre style et peut constituer, le cas échéant, une bonne base de lancement pour effectuer le « grand saut ». Dès lors que l'apprécié le disque, on ne rechigne plus à se déplacer pour vous voir, pour aller plus loin, pour dépasser le disque en créant ce climat propre aux concerts dont le disque est dépourvu.

Benoît — Oui, car notre musique est sûrement meilleure sur scène. Parce qu'en studio on a du mal à faire passer l'énergie, le feeling et qu'en plus il nous manque ce climat venu d'une salle aux multiples réactions.

Pour Bob, c'est exactement le même problème : ce qui compte pour Bob c'est ce qui se passe dans la salle quand il est en train de chanter, parce qu'il s'en fout un peu de ce qu'il est en train de faire au moment où il le fait ! Il s'en fout, il n'y pense même pas et c'est pour ça que Bob est un mec super ! Pour lui ne compte que ce qui se passe en face ; que les gens soient heureux et passent une soirée extraordinaire.

J.C.L. — Depuis un an, un mouvement Rock s'étale à la façon d'une vaste tache d'huile et imprègne la France en profondeur, as-tu l'impression que ce phénomène va permettre à ta musique et à celle de « Plus Tard Dans La Soirée » de s'épanouir totalement et sans restriction, de se faire connaître et admettre comme une part indissociable du mouvement ?

— Sûrement et je vais te dire pourquoi. S'il y a tant de groupe qui arrivent maintenant c'est parce que ceux qui les composent ne sont pas vraiment de la même génération que moi. Je ne suis pas vieux, mais c'est le mec qui a vingt ans qui monte des groupes comme j'en ai monté autrefois. J'en ai dix de plus et c'est parce que j'ai passé pas mal de temps à débayer le terrain en compagnie de pas mal d'autres types que les choses sont relativement plus faciles pour les groupes récents.

Didier et Yaya, par exemple, font partie de la génération des types de vingt ans qui ont appris à jouer de la guitare non pas en écoutant « les Chaussettes Noires », mais en écoutant Clapton — ce qui fait une drôle de différence. Ils ont commencé à apprendre à jouer à l'époque du « blues boom », de ce qu'on appelle le « blues boom anglais », c'est-à-dire Mick Taylor, Jeff Beck, Clapton et quelques autres comme Jimmy Page qui ont su réactualiser le blues anciens des années 50. Donc, en fin de compte, les premiers meurent qu'ils ont entendus c'est exactement la même chose que moi, mais au lieu d'écouter Muddy Waters ils sont tombés sur Parfitt Wellman. Quand j'ai commencé à jouer avec Didier il connaissait des morceaux de Parfitt Wellman et quand je lui ai fait entendre les versions originales il n'en revenait pas ; il ne pensait pas une minute que ça avait pu exister auparavant et autrement.

J.C.L. — On fait, peut-être à tort et à travers, une distinction entre le blues et le rock en plaçant d'un côté le rock, qui carbure à l'énergie, et de l'autre le blues qui, selon l'idée commune, demande à vieillir en soi avant de se tresser à partir des années d'expériences pour fonctionner au feeling...

Benoît — Moi j'ai beaucoup de mal à faire la différence. Pour moi, c'est très difficile de dire si Dr Feelgood est un groupe de R/N/R ou un groupe de blues. Si tu prends le répertoire d'un groupe de blues ; si tu prends la manière de jouer, c'est un groupe de R/N/R. Mais ça tient surtout à ce style d'accompagnement qu'ils ont inventé et qui est très spécial.

J.C.L. — Et ce distinguo schématique du genre : Blues + rythme lent, R/N/Roll + rythme rapide ? Et le Blues vu comme une musique typiquement Noire ?

Benoît. — Je vais te dire que Hound Dog Taylor ne joue pas doucement... mais il faut comprendre que les premiers groupes de blues jouaient dans les bars ; les gens venaient pour boire un coup et pour danser ; ils venaient aussi pour écouter si tu veux, mais avant tout c'était pour danser.

Les orchestres que tu vois en Louisiane et qui jouent le blues font le bal du samedi soir. Chénier chante en s'accompagnant à l'accordéon et les gens dansent ; si l'histoire les intéresse, ils s'arrêtent et écoutent, sans se soucier de quoi que ce soit. Car faire ce que l'on veut au moment où on le sent est un aspect typique du Blues.

Mais j'aime pas trop ce genre de considération : le blues est une musique universelle : On est tous né avec le rock'n'roll, mais moi j'ai commencé à écouter les disques de blues à 12 ans ; je suis né dedans. Pour moi qui suis blanc et français, le blues est ma musique venue de quelque part, un quelque part qui n'est pas le même aujourd'hui pour les jeunes noirs. Tiens ! prend Billy Branch, par exemple, eh bien c'est un noir de 27/28 ans qui est un super harmonicaiste, eh bien il dit que les premiers disques de blues qu'il ait eu c'est John Mayall et Eric Clapton, et ce type c'est le meilleur harmonicaiste de blues que tu puisses entendre à Chicago !

J.C. Leveau — La matière de tes textes, c'est ton Histoire divisée en minces tranches ?

Benoît. — OUI. J'écris les morceaux avec des histoires qui ne sont arrivées, des histoires qui étaient dans ma tête et qui m'emmerdaient depuis des années. Et puis une fois que je les ai chantées, c'est terminé, à ce moment-là je m'en rends maître et je peux les transmettre aux autres. Je ne les chante plus comme une angoisse, au contraire, à ce moment-là, en les chantant, je démontre que ce n'est pas une.

J.C. Leveau — Ainsi on y arrive ! Pour avoir une somme d'histoires à raconter, il faut les avoir vécues ces histoires ! Avant de dégueuler le monde il faut l'avoir bouffé. Penses-tu qu'on puisse être un bon chanteur de blues si l'on n'a pas eu d'expériences marquantes ?

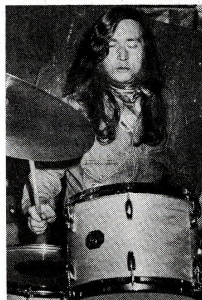
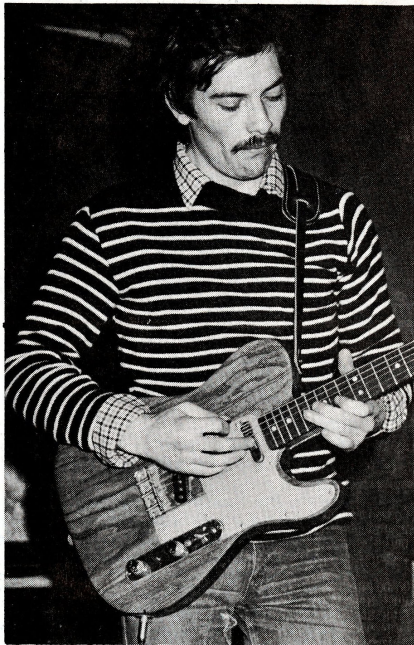
Benoît. — Pour chanter le blues il faut l'AVOIR. On peut pas le chanter à vingt ans si

on en a pas vu de toutes les couleurs, c'est pas possible. Alors t'apprends à mesurer que tu vis ou alors tu répètes le blues des autres. C'est pour ça que les gens ont tendance à imiter, à repiquer des trucs quand ils jouent le blues. Mais rapidement tout ça change, arrive un jour où t'as des histoires à raconter.

J.C. Leveau — Tout est là : VIVRE !

Benoît — OUI.

JEAN-CLAUDE LEVEAU



HAZARD



S'il est un groupe français qui fourmille d'idées et qui redouble d'activités à l'heure actuelle, c'est bien «HAZARD» basés à BOLLENE dans la région avignonnaise, les 5 musiciens préparent d'arrache-pied leur retour sur la scène rock française après une interruption de quelques mois due au départ de Joël MARCHAND (vocal) et à son remplacement par Philippe RAVEL (PHYL). C'est donc par un beau dimanche de MARS que j'ai débarqué à BONNENE haut-lieu de la Provence pour retrouver le groupe en pleine répétition dans une ferme des environs. Je parlerai bien sûr de mon sentiment sur la musique de «HAZARD» mais il m'a paru plus intéressant d'abord de vous livrer l'interview des cinq lurons, interview que j'ai recueilli magnétophone en bandoulière comme il se doit.

RNRM : Beaucoup de gens n'ont encore que très peu entendu parler de vous, je propose donc une présentation du groupe, qu'en pensez-vous ?
RITON : Comme tu veux, HAZARD existe depuis maintenant 6 années, HAZARD a été la rencontre de 5 musiciens d'une même région (hormis Gilles VILLOT originaire de la périphérie parisienne et qui à ce titre a joué en son temps avec des tas de groupes de la capitale) qui ont décidé soit d'arrêter le Bal soit de stopper une carrière solitaire pour créer une musique intelligente et professionnelle. HAZARD se composait jusqu'à quelques mois de GILLES VILLO (percussions) RITON (guitare) BRUNO MAGNET (Basse, trombone) POTU (claviers et guitare acoustique) JOEL MARCHAND (Chant) mais celui-ci a été remplacé dernièrement par PHYL qui joue également de la flûte traversière et accessoirement de la guitare et des percussions diverses ; l'arrivée de PHYL a été le seul changement de personnel en 6 ans. Notre carrière est passée par le circuit des M.J.C. les tournées françaises, d'innombrables festivals, le tremplin d'or du GOLF DROUOT, et un 45 Tours enregistré il y a trois ans.

R.R.M. Est-ce que le remplacement de JOEL par PHYL au chant a impliqué beaucoup de bouleversements au sein du groupe ?

GILLES : Un changement humain au sein du groupe suppose pas mal de bouleversements surtout lorsque ce groupe a un passé déjà chargé et ceux-ci n'interviendront pas uniquement dans la période suivant immédiatement le changement ; ils se manifestent surtout et aussi dans la suite des événements. C'est le cas je crois pour PHYL dont l'arrivée dans le groupe s'est effectuée dans les meilleures conditions (intégration musicale, entente humaine excellente) mais dont le travail sera différent et la musique inconsciemment peut-être, risque de dévier quelque peu, même si elle garde la même ligne.

R.R.M. : Il est important pour vous semble-t-il de maintenir dans un groupe une entente humaine étroite ?

GILLES : C'est évident, la qualité de la musique en dépend à 80%.

R.R.M. : Parlez-nous de vos goûts musicaux.

(rires) **PHYL :** Ils sont très variés, nous ne sommes pas sectaires, pas le moins du monde. Cette question nous gêne un peu parce qu'automatiquement les lecteurs vont établir des parallèles qui ne s'imposent pas. Tant pis livrons en vrac : ZAPPA le génie, GENESIS les sublimes, CHICAGO les pros, CARAVAN les sensibles, etc.

GILLES : sans oublier : CHARLEBOIS, LES CHAUSSETTES NOIRES, et le MARTIN CIRCUS d'acte II ça c'était du boulot !

R.R.M. : Et maintenant les influences ?

PHYL : Il faut bien faire la différence entre ce qu'un musicien écoute et ce

qu'un musicien joue, ce n'est pas obligatoirement la même chose et c'est notre cas, nous pouvons dire que nous pourrions parfois jouer des musiques que nous n'aimons pas écouter et réciproquement. Mais quand on parle d'influences ça veut dire quoi exactement ? Ce qui est irritant c'est que si l'on dit nos influences sont ceci, cela, ça va décevoir les gens... En fait ce sont pourtant les mêmes qui aimeront GENESIS en oubliant qu'ils ont écouté CRIMSON, lesquels ont écouté Pierre et Paul, etc. Tous les musiciens sont influencés par leurs prédécesseurs, l'important c'est d'utiliser intelligemment les acquis précédents. C'est tout.

R.R.M. : Dois-je donc en conclure que ZAPPA, GENESIS, CRIMSON vous ont influencés ?

PHYL : Mmmmmmm... Ouais !

R.R.M. : Quel est le but, l'aboutissement de la musique de HAZARD ?

PHYL : Hou la la ! Parler de l'aboutissement d'une musique c'est un peu jeter une tarte à la crème. Crois-tu que les musiciens des BEATLES, de BETHOVEN ou Georgette PLANA ont un aboutissement ? Par contre, ce que l'on peut t'expliquer, c'est le but, les buts que l'on poursuit, à savoir *premierement*, distraire le public, l'inviter à un voyage, à un rêve, à la visite d'un univers musical inconnu pour eux, l'espace d'un show. Nous savons, ça a déjà été dit, déjà été fait, mais rarement réalisé pleinement en fait, mais attention ! Quand ça colle, ça fait peur, regarde GENESIS, bien que nous ne sommes pas des dingues de ces types, il faut reconnaître qu'ils frisent la perfection dans ce domaine.

Deuxièmement, de faire une musique réellement populaire, une musique qui touche un maximum de gens, c'est ça la POP MUSIC, et on est un groupe de POP MUSIC. Prends le FLOYD par exemple, et observe les mecs qui aiment ça, tu y trouves de tout, des branchés et des novices ; des pros, des bourgeois, ça c'est une musique populaire, c'est le sommet de l'art, bravo ! Nous ne voulons pas jouer pour une minorité surtout si c'est une minorité intellectuelle, car qu'est-ce que c'est chiant !

R.R.M. : Parlez-moi du nouveau show.

PHYL : Il est gênant d'en parler pour l'instant, puisqu'il est monté à 50 %, ensuite on a un peu envie de faire une surprise... Disons que le show sollicitera les oreilles, certes, mais aussi les yeux, car c'est triste cinq types qui jouent et qui ne font que ça, ou alors il faut être une montagne et faire de la démonstration, mais ça comporte un petit côté ménagerie qui est assez irritant.

R.R.M. : Justement, définissez votre musique.

PHYL : HAZARD c'est 5 mecs qui ont chacun des goûts différents, remuez le tout... non on plaisante, mais il y a un peu de ça, en fait. C'est du Rock progressif, à savoir une alliance du côté physique du Rock et du côté intellectuel de la musique électronique avec une large place laissée aux soli d'orgue, de synthé, etc. C'est une musique rythmée, d'accès facile. Les textes sont en français ou en anglais selon la teneur des morceaux. C'est du Rock progressif, on l'a déjà dit, mais on en dira pas plus car une musique ce n'est pas à notre avis un problème de math, ça ne s'explique surtout pas, ça se joue.

R.R.M. : Pourquoi vouloir théâtraliser votre musique ?

RITON : Ce n'est pas à proprement parler de la théâtralisation, c'est un assortissement visuel à une masse sonore. Pourquoi travailler le côté visuel plus qu'auparavant ? surtout parce que PHYL le chanteur, se sentirait mal à l'aise dans cette voie musicale s'il ne pouvait également s'exprimer physiquement car le chant n'est pas toujours omniprésent dans nos morceaux.

R.R.M. : Allez-vous conserver le répertoire de l'ancien show ?

PHYL : Nous conservons quelques morceaux seulement, ceux qui semblent le plus nous convenir auxquels nous associons de nouvelles compositions qui se sont avérées être plus rock, plus rythmées que les précédentes.

R.R.M. : HAZARD en tournée c'est pour quand ?

PHYL : Aux alentours du mois de mai, pas avant ! Nous tenons à présenter un show de qualité, il ne faut donc pas bâcler le travail... De toutes façons, notre heure va venir, nous le sentons.

R.R.M. : Où en est le management en FRANCE ?

GILLES : De sérieux efforts ont été consentis ces dernières années, on se rappelle des années 71-72 ça faisait peur. A l'heure actuelle des circuits parallèles nouveaux sont montés tous les mois, même au niveau de l'enregistrement ça se décante... C'est dommage que la distribution reste limitée.

R.R.M. : Votre souhait pour 1977 ?

PHYL : Enfin un L.P. ; d'ailleurs ça se précise.

(Propos recueillis par Michel BOW)

« In mémoiariam » par Didier PELTIER

Crypto ZAB 402 E 45 t simple

Fourni : Je n'aime guère entendre ce genre de musique. Les « Anges » ont les ailes courtes.

Puce : Je ne comprends pas bien l'intérêt d'un tel morceau. Je retiens surtout une sorte « d'arquette » dans le solo de guitare.

Fusi : Musicalement, la construction du morceau est chouette. Les différents paliers indiquent un voyage, où, exactement ? Je ne sais pas.



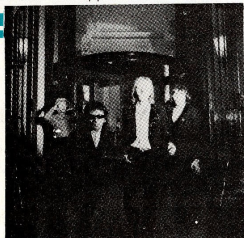
« C'est un animal » par BIJOU

Philips 6837 45 t simple

Matrat : Il me semble avoir écouté d'autres morceaux de cet album qui étaient plus convaincants que celui-ci. Ce qui est peut-être le plus pertinent, c'est le sens de la sonorité d'un texte français en rapport au sens de la musique.

Puce : J'aurai aimé que l'on sente plus de contact, de présence dans le morceau, c'est comme si l'idée n'était pas suffisamment servie par la puissance.

Fourni : Je m'attendais à plus « d'arrante ». Les paroles me rappellent Gérard Manset.



« Right now » par Gene VINCENT

Capitol Gene Vincent story N° 6

CO66-81618 (réalisation Geo COLLANGE)

Matrat-Puce-Fourni : C'est du rock et ça suffit !

Fusi : Quel dommage que ces morceaux fassent quand même penser, aujourd'hui, à une certaine époque.



« Laure » par CARPE DIEM

Crypto-ZAL n° 6403 - Dist. RCA.

????????????????.... Go and see on West Coast



« Passant de la nuit » par ALPHA CENTAURI

ATS - 30171 - Kelenn Guipavas 29215.

Factory : Ils chantent en patois breton. On peut quand même leur souhaiter bonne chance !



« Mary Lisa » par Larry GRECO

Motors 45 t simple (version 77)

avec Luc BERTIN au piano

Fourni : Voilà du rock bien français !

« Oye oye Reggae » par DOUDOU

bassiste de Rock n'roller

Philips 6042 258 45 t. simple.

Puce : C'est chouette ! Certes, rien à voir avec le rock. Le thème du refrain serait bien, traité différemment à la guitare. C'est con que les paroles singent le « Jack a dit » de Claude François.

Fourni : Hum ! Est-ce bien du reggae ? Il faudrait peut-être voir les gens qui jouent ça ?

« La Chevrolet » par Eric ESTEVE

EPC 81858 - Album « Clin d'œil »

Fourni : Un bon morceau de variété. Il faut peut-être demander aux « variéteurs » ce qu'ils en pensent. Mais la guitare — et le son qu'elle a — en coda, vraiment, j'aime bien.

